

7. *Crater*

with

I

LA VRAIE POLITESSE

ET

LE BON TON.

38038



P

Imprimatur.

Montréal, 2 Mai, 1873.

† Ig. Ev. de Montréal.

LA

Vraie Politesse

ET

LE BON TON,

*Plus particulièrement à l'usage des Elèves
des Collèges, Pensionnats, etc., etc.,
et de tous ceux qui entrent
dans la société.*

OUVRAGE CANADIEN.

MONTREAL :

EUSEBE SENEAL, IMPRIMEUR,
Nos. 6, 8 et 10, Rue St. Vincent.

1873

ENREGISTRÉ, conformément à l'Acte du Parlement
du Canada, en l'année mil huit cent soixante-
treize, par J. A. LANGLAIS, au bureau du
Ministre de l'Agriculture.

RECEIVED 1913
JAN 15 11 AM

ign
êtr
ho
ho
ma
se
on
ser
po

ai
n'
ce
de
pe
de

INTRODUCTION.

“ Un homme, dit Durosoy, qui ignore les règles de la politesse, peut être homme de probité, brave homme, homme à talents, si l'on veut, grand homme même ; mais il ne sera jamais un personnage agréable. On se renferme pour l'éviter, et quand on n'a pu réussir, on éprouve une sensation inquiète : c'est comme un poids dont on voudrait se soulager.”

Quel est celui qui, pour peu qu'il ait eu de commerce avec le monde, n'a pas éprouvé toute la vérité de ces paroles ; qui, condamné à avoir des rapports fréquents avec certaines personnes incultes, aux manières rudes et grossières, n'a pas eu à pousser

l'abnégation jusqu'à ses dernières limites, pour ne pas rompre avec elles, et pour supporter en silence les fautes sans nombre que leur faisait commettre, à chaque instant du jour, leur mauvaise éducation !

Il semble qu'il soit moins difficile d'être indulgent envers ceux qui manquent aux règles de la bienséance et de la politesse par ignorance. Quoiqu'ils donnent aussi beaucoup à souffrir, leurs victimes sont, assez souvent, disposées à les prendre en pitié. Mais il est une autre classe de personnes qui sont moins dignes d'indulgence ; ce sont celles qui regardent la politesse comme une chose futile ; qui semblent incapables d'en apprécier le prix. Ces personnes, douées quelquefois de certaines qualités, paraissent croire que leurs qualités les dispensent des formes polies. Il y a là un défaut de jugement :

mais nous n'en avons trouvé aucun qui pût nous convenir en tous points. La politesse, dans ce qui en fait l'essence, est la même partout ; mais les usages varient selon les temps et les lieux. Or nous avons les nôtres, les usages de notre société Canadienne-française, qui sont loin d'être les moins recommandables, et qu'il importe de connaître. C'est pour faciliter l'acquisition de cette connaissance, pour propager parmi nous la politesse et les bonnes manières, que nous avons réuni, dans un tout petit livre, les règles de la vraie politesse, et les usages de notre société, relatifs à la bienséance et au bon ton.

DE

S

la p

défi

avo

lan

que

I

ave

l'ho

nai

mo

I

du

con

l'on

M

ver

en

san

un

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POLITESSE ET DU BON TON.

Si l'on nous demandait ce que c'est que la politesse, nous n'hésiterions pas à la définir : Une vertu qui nous porte à avoir pour le prochain toute la bienveillance, tous les égards, toutes les attentions que l'on voudrait qu'il eût pour nous.

Il ne faudrait pas confondre la politesse avec le bon ton. La bonne éducation fait l'homme poli, tandis que la simple connaissance de l'étiquette, des usages du monde, fait l'homme de bon ton.

La politesse est une vertu ; elle procède du cœur, tandis que le bon ton n'est qu'une connaissance que l'esprit acquiert et que l'on trouve dans l'homme du monde.

Nous disons que la politesse est une vertu. Le mot vertu veut dire force ; et, en effet, on ne saurait pratiquer une vertu, sans déployer une certaine force morale, une certaine énergie de la volonté ; sans

se faire violence à soi-même : et dès le moment qu'il n'y a plus exercice de la volonté, que la nature se porte d'elle-même à une chose, il n'y a plus vertu.

Pour exercer invariablement la politesse, il faut se renoncer soi-même, faire taire l'égoïsme, s'oublier en quelque sorte, afin de se rendre agréable à tous.

C'est si bien là l'idée que l'on se forme de la politesse que le sens naturel est choqué de rencontrer de la grossièreté, de la rudesse, chez les personnes qui, dans l'état de vie qu'elles ont embrassé, sont censées plus particulièrement adonnées à la pratique de la vertu. Le bon sens dit qu'il y a là une espèce d'anomalie.

La politesse n'est autre chose que l'application, dans la société, des principes de la charité chrétienne, et l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que la véritable politesse ne saurait se trouver chez ceux qui sont dépourvus de l'esprit de charité ; tandis qu'elle se rencontre infailliblement dans l'homme animé de cet esprit.

“ Se peut-il, disait un prêtre distingué, se peut-il qu'un homme, plein d'affection et de déférence pour ses frères, ne soit

pas un homme social et vraiment aimable ? Que lui manque-t-il pour être parfaitement poli aux yeux du monde ? Certaines manières, certaines formules, des procédés et un langage de convention dont la connaissance ne s'acquiert que dans la bonne société ? Mais qu'est-ce que cela ? Des choses purement accessoires ; des formes qu'il faut savoir et respecter, sans doute, mais qu'on ne peut mettre en comparaison avec cette politesse du cœur, qui est de tous les temps et de tous les lieux, et qui charmerait les hommes les plus sauvages."

"Dans mes voyages, dit madame la comtesse de Bradi, je n'ai jamais rencontré une religieuse qui eut de mauvaises manières ; et, parmi les paysans et les ouvriers que j'ai connus, j'en ai remarqué plusieurs qui se distinguaient prodigieusement entre leurs égaux par des façons qui semblaient être le résultat d'une éducation soignée, tandis qu'elles étaient celui d'un excellent caractère, formé et perfectionné par la connaissance et la pratique de la charité évangélique."

Autant le fond l'emporte sur la forme, la réalité sur la figure, autant la politesse

l'emporte sur le bon ton. La politesse est de tous les temps, de tous les lieux ; elle gagne tous les cœurs, elle répand le charme dans tous les rapports qu'ont entre eux les membres de la société.

On pardonne facilement à une jeune personne, à un jeune homme, la timidité, l'embarras dans une compagnie ; on les excuse sans peine, en remarquant qu'ils n'ont pas encore l'usage du monde ; mais s'ils sont bien élevés, s'ils sont vraiment polis, on dira qu'ils rachètent bien leur timidité un peu excessive par la modestie, la réserve, en un mot par une bonne éducation, à laquelle il ne manque qu'un peu plus d'usage du monde.

Et cependant, disons-le, aujourd'hui on s'occupe moins du fond que de la forme. Si l'on prend un livre qui traite de la politesse et du savoir-vivre, on passe rapidement sur ce qui a trait à l'essence de la politesse, sous prétexte que ce sont des choses bien communes, que tout le monde connaît, et qui ne regardent guère les *fashionables*. Ce que l'on cherche, ce que l'on veut acquérir, c'est la connaissance de certaines cérémonies, de certaines formes ou civilités qui doivent se rencontrer,

sans doute, chez l'homme du monde, mais seulement comme accessoires ou complément d'une bonne éducation, dont elles ne sauraient jamais tenir la place.

Qui n'a pas rencontré, en compagnie, des jeunes gens parfaitement à l'aise ; qui n'ignorent aucune des règles de la civilité et du bon ton que l'on observe invariablement dans la bonne société ; qui s'en acquittent à la lettre, et qui cependant manquent d'éducation ? Chez eux tout cet étalage de savoir-vivre n'est qu'une contrefaçon. Suivez-les en dehors du salon, et vous ne trouverez chez eux rien de délicat, rien de suave dans leurs rapports, mais seulement de l'égoïsme et de l'amour-propre.

La politesse comprend : la morale, les bienséances, l'honnêteté, la civilité, et, en un mot, toutes les douces vertus qui forment les liens les plus puissants de la société civilisée ; c'est à proprement parler, la morale en action.

La politesse consiste à être aussi bon, aussi aimable avec les autres que nous voudrions que les autres le fussent pour nous.

Elle se reconnaît à cette attention con-

tinuelle, sans affectation, de rendre les autres contents de nous et d'eux-mêmes.

La vraie politesse n'est embarrassante pour personne ; elle met tout le monde à son aise, et laisse la liberté à chacun. Elle ne s'offense de rien, pas même de la contradiction.

Une personne douée d'une grande bonté ne peut jamais manquer de politesse, car la politesse n'est que l'expression de la bonté.

Avec la bonté du cœur vous pouvez manquer à l'usage du monde sans tirer à conséquence ; mais toutes les fois que vous consulterez votre bon cœur, il est impossible que vous manquiez à la politesse.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que nous veuillons déprécier la civilité, le bon ton, les usages reçus dans la bonne société ; ou que l'on puisse demeurer indifférent à leur égard : loin de nous cette pensée ! Nous maintenons au contraire, tout en rappelant que les formes, quelques gracieuses et exquis qu'elles soient, ne sauraient jamais tenir lieu de la vraie politesse, qu'il est indispensable à un homme bien élevé de connaître les

usages du monde ; que l'on ne saurait apporter trop de soin à inspirer aux jeunes gens une haute idée de la bienséance ; à leur faire connaître toutes les règles de la civilité. En faisant son éducation, avant d'entrer dans le monde, il est important de se bien familiariser avec les usages de la bonne société, afin de s'y conformer, en autant qu'ils n'ont rien de répréhensible.

CHAPITRE SECOND.

DE LA POLITESSE DANS LA FAMILLE

C'est au sein de la famille que l'on puise les premiers principes de la politesse, et celui-là est bien à plaindre qui ne reçoit pas, sous le toit paternel, cette première éducation ; car elle ne peut guère s'acquérir plus tard. On se sent toujours de la manière dont on a été élevé. " L'homme, a dit un célèbre publiciste, est toute sa vie ce qu'il a été sur les genoux de sa mère." Cela doit s'entendre aussi bien de la politesse que de toutes les vertus morales.

I.

Il est indubitable que les lieux qu'il habite exercent une grande influence sur le sujet de l'éducation. Un enfant élevé dans une maison malpropre, où tout est négligé, où il n'y a que désordre, ne sera

probablement jamais un homme soigneux, un homme d'ordre. Une jeune fille élevée dans la somptuosité et le luxe, au milieu de tout ce qui peut flatter la mollesse et la vanité, aura des goûts et des dispositions en rapport avec son éducation. Elle ne rêvera que grandeurs et richesses ; elle sera vaniteuse, et dédaignera la surveillance du ménage comme quelque chose indigne d'elle. A ce propos voici ce que dit madame la comtesse Drohojowska, en s'adressant à une jeune personne :

“ Je trouve très-avantageux que les maisons des plus simples particuliers soient devenues commodés, gaies, propres, élégantes même ; que les besoins de la sociabilité, en nous forçant à nous produire parfois au dehors, nous aient mis aussi dans le cas de recevoir à chaque instant une visite, et aient dès lors exigé, comme un devoir inspiré par la société, un arrangement et une propreté continuels. Mais ce que je voudrais, c'est que dans ces charmantes cages, peintes et si bien ornées où elle passe au moins les trois quarts de son existence, chaque femme sût introduire ce pur et céleste reflet que nos grand'mères savaient faire arriver

• jusqu'au centre de leurs sombres et austères demeures. J'y voudrais voir de véritables *maîtresses de maison*, de *sages mères de famille*, et non pas de ces brillants oiseaux qui, ne sachant que faire admirer leur voix, et vanter leur plumage, osent s'ennuyer dans le calme du *chez soi*, comme si Dieu et la famille, ce n'était pas assez pour remplir un cœur de femme.

“ Que votre ameublement soit simple et convenable en même temps ; que la matière en soit commune, mais que la forme en soit gracieuse et distinguée ; que tout soit de bon goût, et rappelle l'idée de cet ordre, de cette harmonie que l'esprit cherche en toutes choses, parceque Dieu en a fait un de nos besoins les plus profonds. L'homme doit, en un certain sens, imiter le Créateur qui a fait tout de rien, et qui, avec les matières les plus communes, produit chaque jour les effets les plus merveilleux. Les œuvres de Dieu se distinguent toutes par la médiocrité de la matière et la beauté de la forme. Ce n'est ni avec l'or, ni avec l'argent qu'il a préparé le tissu si gracieux du lis des champs, dont les vêtements de Salomon dans sa

gloire n'ont jamais pu atteindre la beauté et l'éclat.

“Imitons Dieu, et que la principale valeur des objets dont nous nous servons leur vienne de la perfection que vous leur donnerez. Votre luxe n'aura rien de choquant pour les pauvres, rien d'inquietant pour votre conscience, rien de funeste pour votre esprit ; mais il tournera, au contraire, à l'avantage des ouvriers dont le travail aura donné à ces objets tout leur prix, et au perfectionnement de votre intelligence, en entretenant en vous cette pureté, cette délicatesse de goût, si rare aujourd'hui, et ce sentiment du beau si précieux, et dont on peut tirer tant de profit pour la direction morale de la vie, car il y a un rapport entre le beau et le bien.”

Il y a donc un grand défaut dans l'éducation que donnent à leurs enfants ces parents qui ne respirent que le luxe et la somptuosité ; qui consacrent des sommes immenses à orner leur salon ; qui ne trouvent jamais leur ameublement assez riche ; qui ne peuvent dissimuler leurs sentiments de jalousie, si un ami a une maison mieux montée que la leur ; les consé-

quences de cette mauvaise éducation sont déplorables. Les jeunes personnes contractent ce goût du luxe, et ne peuvent se faire à l'idée d'épouser un jeune homme qui n'a pas un château à leur offrir pour demeure. A moins qu'il ne possède une belle fortune, un jeune homme, aujourd'hui, ne peut songer à s'établir sans descendre de sa condition. Qu'arrive-t-il ? Il y renonce, et l'équilibre est ainsi rompu dans la société.

II.

DE LA POLITESSE DES ÉPOUX ENTRE EUX.

Rien de plus propre à entretenir l'harmonie dans le ménage, les bons rapports entre les époux, que le respect mutuel.

Une femme prévenante pour son mari, toujours affable, toujours complaisante, montre qu'il y a chez elle délicatesse de sentiment. Cette disposition lui gagne l'estime de son mari.

Un homme qui se flatte d'avoir reçu une bonne éducation verra dans sa femme une noble compagne que Dieu lui a donnée pour l'aider à supporter les peines de la vie. Il sera donc pour elle rempli d'égards.

La femme, de son côté, si elle comprend sa haute mission, fera en sorte que son mari trouve le bonheur au foyer domestique. Le chef de famille est exposé à bien des soucis ; dans le commerce de la vie, en dehors de chez lui, il ne peut manquer de rencontrer souvent des incidents fâcheux ; pour lui parfois l'horison de la vie est bien sombre. Il faut qu'il y ait compensation ; qu'en entrant chez lui, en franchissant le seuil de sa demeure, il respire la paix et la sérénité. Rien de plus propre à fortifier un homme, à l'encourager au milieu des épreuves de la vie.

Les paroles blessantes, entre l'homme et la femme, devraient être chose inconnue. Non-seulement elles sont malséantes, mais encore elles font au cœur une blessure d'un caractère tout particulier, parceque le coup est porté par quelqu'un chez qui l'on est en droit de s'attendre à trouver invariablement les sentiments d'une tendre affection ; on sent que ces paroles brisent un lien des plus chers.

Les convenances exigent que la femme ne se présente jamais devant son mari

dans un négligé qui pourrait provoquer le dégoût.

La politesse veut encore que le langage chez la femme soit toujours chaste, n'y eût-il que son mari pour l'entendre. Il doit en être aussi de même du mari. Les époux se doivent, l'un à l'autre, ce respect.

Les charmes de la jeunesse, qui peuvent éblouir un instant, sont bientôt passés. Et que reste-t-il ensuite pour maintenir une union cordiale entre l'homme et la femme ? L'estime qu'ils ont l'un pour l'autre : cette estime trouve son aliment dans les qualités du cœur et les bons procédés.

III.

DE LA POLITESSE DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

Il ne s'agit pas ici seulement d'un devoir de convenance, mais d'un précepte divin : "Tu honoreras ton père et ta mère." Ce respect doit s'étendre aux grands parents, oncles, tantes, etc.

La grossièreté envers les parents, outre qu'elle attire la malédiction du ciel, a un caractère odieux tout particulier.

Si vos parents ont des défauts—et qui n'en a pas—cela ne vous dispense en rien de les respecter.

Ni votre âge, ni votre condition, quelque élevée qu'elle soit, ne peut vous affranchir de l'obligation d'être respectueux envers vos parents.

Ne leur parlez jamais que la tête découverte.

N'élevez jamais la voix en vous adressant à eux, mais prenez un ton modeste et respectueux.

Est-il nécessaire de signaler ici un abus aussi absurde que ridicule, qui consiste pour les parents à se faire tutoyer par leurs enfants. C'est pour le moins de très-mauvais goût. Croirait-on cependant que quelques parents ont cru se donner par là du ton, des airs de grandeurs?... Ils ignorent, sans doute, ces braves gens, que c'est au temps lugubre de la révolution française que cette mode insolite a pris naissance. C'est un fruit digne de l'arbre qui l'a produit. Quel ordre admirable dans la société ! toutes les conditions ramenées au même niveau !.... l'enfant traitant d'égal à égal avec son père !.... L'exemple eut bientôt des imi-

tateurs. Voilà ce que dit à ce sujet M. l'abbé de Vauxelle :

“ Les premières mères qui s'avisèrent de se laisser tutoyer par leurs enfants furent quelques femmes très-vaines, qui crurent se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple fut suivi par une foule d'autres plus passionnées que vraiment tendres pour leurs enfants, et par quelques pères plus complaisants que sages. Elles révèrent que le secret d'être toujours aimées par ces êtres si chers était trouvé, que la familiarité établirait la confiance et n'amènerait point l'indépendance et le mépris.....Mais l'enfant, enhardi par cette condescendance, marche toujours plus avant dans la voie de la familiarité. Dès qu'il lui est permis de tutoyer son père, il doit regarder comme tout naturel de l'appeler son ami, et de le traiter comme tel. Or l'on demande volontiers les conseils et les avis d'un ami, mais on n'aime pas à recevoir des ordres de lui. Pourtant il arrive souvent qu'un père est obligé de donner des ordres, et plus la familiarité est grande, plus l'autorité paraît dure.

“ Le père ne doit pas oublier qu'il ne

lui est jamais permis d'abdiquer sa dignité de roi. Il ne l'abdique pas en jouant souvent avec ses enfants, en se livrant à leur caresse, en se laissant même surprendre avec eux dans la posture de Henri IV; mais il l'abdique en leur donnant un droit qu'il ne peut plus leur retirer, s'ils s'en rendent indignes. Le supérieur s'honore et ne s'avilit pas en descendant de son plein gré, pour se faire humble, au milieu des petits, mais il se découronne en laissant l'inférieur s'asseoir, quand bon lui semble, à ses côtés."

Un enfant ne peut rien faire de plus injurieux pour ses parents, ni de plus méprisable pour lui-même, que de rougir de leur condition, de la simplicité de leurs manières, de leur défaut d'instruction, de l'inexactitude de leur langage, de leur manque d'usage. Souvent ces vieux parents, sans instruction, ont beaucoup plus de véritable politesse que le jeune fat qu'ils ont fait instruire au prix de leurs sueurs, et qui, avec un petit vernis de savoir, manque le plus souvent aux règles les plus élémentaires de la politesse.

Quand on est avancé en âge, on devient

très-sensible. C'est un devoir de politesse pour les enfants d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait blesser cette grande sensibilité de leurs vieux parents. " N'ajoutez pas, dit Silvio Pellico, dans son livre des *Devoirs des hommes*, aux tristesses qui courbent les têtes blanches autant que l'âge. Que votre vue, que votre présence les raniment et les réjouissent ! Chaque sourire que vous rappellerez sur leurs lèvres, chaque mouvement de joie que vous réveillerez dans leur cœur, sera pour eux la plus salutaire des jouissances et redescendra sur vous-même comme une rosée bienfaisante : Dieu confirme toujours les bénédictions des pères et des mères."

IV.

DE LA CONDUITE DES PARENTS ENVERS LEURS ENFANTS.

Personne n'ignore l'influence de l'exemple : voulez-vous que vos enfants pratiquent la politesse, donnez-leur en l'exemple. L'enfant est imitateur par nature, et se moule presque invariablement sur le modèle que lui offrent ses pères et mères.

Donc grande circonspection chez les parents sur toutes leurs paroles, sur toutes leurs actions.

S'il s'élève quelque différend entre le père et la mère, qu'ils se gardent bien de s'expliquer en présence de leurs enfants. Ceux-ci ne doivent jamais être témoins de ce genre de contestations, mais uniquement des bons procédés dont leur père et mère usent, l'un envers l'autre.

Si vous voulez former vos enfants à des habitudes de politesse, soyez polis avec eux ; ne vous permettez jamais, en les reprenant, des paroles triviales, grossières.

Point de despotisme avec eux ; n'abusez pas de votre autorité. Ils ne doivent pas vous craindre au point de trembler toujours en votre présence, de perdre toute présence d'esprit et de ne pouvoir rien faire de bien. On a vu des enfants, d'une nature très-délicate et très-sensible, doués de beaucoup d'intelligence, devenir hébétés par suite des secousses qu'éprouvait chez eux le système nerveux toutes les fois qu'ils entendaient seulement la voix de leur père.

Il faut que, tout en vous respectant, vos enfants soient à l'aise devant vous ; qu'ils

se sentent, en un mot, en présence d'un bon père, d'une bonne mère, chez qui toutefois la bonté ne doit jamais dégénérer en faiblesse.

Tenez fermement à ce que vos enfants observent, les uns envers les autres, dans l'intérieur de la famille, toutes les règles de la politesse et de la bienséance qu'ils doivent pratiquer plus tard dans le monde. La politesse, avons-nous dit, est une vertu ; or une vertu ne s'acquiert que par l'habitude. On ne devient pas poli tout d'un coup, après avoir parcouru un traité de politesse. Soyez certains que, en fait de politesse et de savoir-vivre, vos enfants seront plus tard ce qu'ils sont aujourd'hui dans votre maison.

Nous ne pourrions mieux terminer ce chapitre qu'en disant avec un estimable auteur que les membres d'une même famille se doivent quelque chose de mieux que la politesse, c'est-à-dire qu'aux égards réciproques et à la douceur des relations, on doit joindre, une nuance de cordialité, si ce n'est d'amitié. L'amitié, elle existe, elle doit exister entre frères et sœurs, et la politesse du cœur en relèvera les charmes ; les attentions délicates, l'amabilité, la

confiance en éterniseront la durée, et pour nos autres parents, la simplicité affectueuse de notre langage, nos égards, nos prévenances leur prouveront toujours que nous ne les traitons pas en étrangers.

CHAPITRE TROISIÈME

POLITESSE DANS LES COLLÉGES, PENSIONNATS, &c.

Si l'éducation que l'on reçoit dans la maison paternelle exerce une si grande influence sur tout le reste de la vie, il va sans dire qu'elle doit être continuée dans le pensionnat.

Le temps que l'on consacre à inculquer dans l'esprit des élèves les principes de la politesse et du savoir-vivre n'est pas un temps perdu, tant s'en faut. Des manières affables, des formes polies contribuent souvent, autant que la science, à assurer à un jeune homme le succès dans le monde. Or il est placé dans un pensionnat pour apprendre toutes ces choses

Il arrive trop souvent que des jeunes gens, doués de beaucoup de qualités naturelles, n'ont reçu aucune éducation de leurs parents. N'est-il pas cruel de les instruire uniquement dans les lettres ? de

leur laisser ignorer les règles de la bienséance et du savoir-vivre qu'ils doivent observer dans le monde ? de leur laisser la tâche humiliante d'apprendre ces choses, qui pourtant font partie d'une éducation achevée, eux-mêmes, et au prix de plus d'une gaucherie.

En entrant au pensionnat, on doit prendre, si on ne les a déjà, et cela tout de suite, des habitudes d'ordre et de propreté. Malheureusement c'est là, le plus souvent, que l'on contracte les habitudes contraires. Sous prétexte qu'on n'a à sa disposition, pour sa toilette, que peu de temps, on se néglige ; on laisse régner le désordre dans son coffre, son bureau de toilette, etc. ; le linge, les habits y sont jetés pêle-mêle. La conséquence est que plus tard, quand on aura embrassé un état de vie, une profession, le même désordre régnera dans la bibliothèque, dans les papiers les plus importants, suite d'une mauvaise habitude contractée au collège.

Pour ce qui regarde la propreté, ne craignons pas, comme quelques-uns, de pousser les choses trop loin ; elle ne saurait jamais être excessive ; jamais nous n'en dépasserons les limites. Ainsi grande

propreté pour tout ce qui regarde la toilette, le linge, les habits, et surtout sa personne.

L'usage du bain, surtout en été, doit être fréquent; la santé le réclame autant que la propreté.

Que la figure et les mains soient toujours parfaitement nettes; lavez-vous aussi la tête très-souvent; portez les ongles courts, et veillez à ce que vos cheveux ne soient jamais en désordre.

Il est impossible d'entrer ici dans tous les détails; toutefois il est un point, fort négligé, sur lequel nous voulons insister, c'est le soin que l'on doit prendre de sa bouche.

Que l'on se persuade bien que rien n'indique autant la mauvaise éducation qu'une bouche malpropre.

Les enfants doivent être accoutumés, dès leurs premières années, à prendre un soin tout particulier de leurs dents: c'est l'unique moyen de les conserver saines, et d'éviter une foule d'inconvénients, entre autres celui d'avoir une haleine qui est la terreur de tous les voisins.

On doit invariablement se laver la

bouche et se brosser les dents tous les jours.

Les élèves doivent avoir un grand respect pour leurs maîtres, se découvrir quand ils les rencontrent ou qu'ils leur parlent, et observer, en un mot, scrupuleusement envers eux toutes les règles de la politesse.

Outre ces devoirs de bienséance envers leurs maîtres et maîtresses, les élèves en ont aussi à observer entre eux.

"L'usage du tutoiement entre élèves contribue beaucoup, dit M. Balme-Frézol, à propager le mauvais ton dans les pensionnats. Rien ne prête plus à la grossièreté et ne s'oppose davantage aux formes délicates du langage, dont il importe de faire contracter l'habitude aux jeunes filles.

"Aujourd'hui, dans les collèges, où l'on fait une large part à l'éducation,¹

¹ D'après Verardi, "ce qu'on appelle dans le monde *une bonne éducation* n'est nullement l'éducation du collège ou du pensionnat.....et elle ne peut s'acquérir que par la fréquentation de la bonne compagnie."

Nous ne voulons pas décider si Verardi est dans le vrai en appréciant ainsi l'éducation des collèges et des pensionnats dans son pays ; mais, d'un autre

on a proscrit le tutoiement. Ces jeunes gens qui les composent n'en sont pas moins bons amis. Et lorsque deux camarades d'étude se retrouvent, après de longues années, jetés dans les positions sociales les plus différentes, ils n'éprouvent aucun embarras, et peuvent très bien, sans paraître rougir l'un de l'autre, se traiter comme ils le faisaient au collège.

“ Qui n'a admiré la dignité que donne au plus pauvre artisan cette formule respectueuse du *vous* dont se sert le patron en lui adressant la parole.”

On dira peut-être qu'il n'y a pas grave

côté, nous ne voyons pas pourquoi la bonne éducation ne serait pas celle des collèges et des pensionnats ; nous jugeons, au contraire, qu'elle devrait l'être. Il prétend que cette éducation ne peut s'acquérir que “ par la fréquentation de la bonne compagnie”. Nous nous demandons pourquoi la bonne compagnie ne serait-elle pas au collège, au pensionnat. Si elle se trouve quelque part, il nous semble que ce devrait être là. Pendant les années que les élèves passent dans ces maisons, il y a tout le temps et tout le loisir nécessaires pour les former à la vraie politesse, pour leur apprendre les règles de la bienséance et les usages du monde. Les plus anciens élèves, d'après nous, devraient être une véritable “ bonne compagnie ” au contact de laquelle les plus jeunes, aidés des leçons de leurs maîtres, viendraient se former aussi eux-mêmes.

inconvenient à ce que des jeunes gens, qui quelquefois se sont connus depuis leur enfance, qui ont été élevés voisins les uns des autres, se tutoient au collège. C'est vrai dans un sens ; mais, d'un autre côté, il est indubitable que l'habitude que l'on contracte dans les collèges de se tutoyer tous les uns les autres, comme cela se pratique ici, favorise la camaraderie, tend à propager le mauvais ton, même en dehors du pensionnat, quand on sera entré dans le monde. Par suite de l'habitude, on continuera de se tutoyer ; on tutoiera les serviteurs, les pauvres ; on tutoiera invariablement tous les enfants, et l'on s'oubliera quelquefois jusqu'à tutoyer des personnes à qui l'on doit le respect, et l'on donnera par là une bien triste idée de son éducation. Il suffit quelquefois d'un écart de ce genre pour faire perdre à un jeune homme de grands avantages dans le monde.

“ C'est parcequ'on ne réfléchit pas aux avantages et aux prix de la politesse, qu'il y a tant d'hommes impolis et grossiers, dit l'auteur de *l'Ecole des mœurs*. Ils négligent les manières comme de petites choses, et ils ne savent pas que les ma-

nières sont souvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal. On ne peut pas pénétrer l'intérieur et l'on en juge par ce qu'on aperçoit. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Voulez-vous que tout le monde vous aime et vous estime ? Ayez pour tout le monde beaucoup d'honnêteté, de douceur et de politesse : c'est par là que vous gagnerez tous les cœurs. *L'homme dont la société est aimable, dit Salomon, sera plus aimé que ne l'est un frère.*"

"Celui qui se fait aimer de tout le monde entreprend peu d'affaires qui ne lui réussissent ; chacun s'empresse de l'obliger ; on rougirait de faire peine à celui qui ne cherche qu'à faire plaisir aux autres, qu'à s'en faire aimer."

On doit être complaisant pour tous ses condisciples ; aimer à leur rendre service.

On ne doit jamais se permettre de tourner en ridicule ceux qui ont moins de talents ; c'est là un grand manque de charité et de délicatesse. Leur séjour au collège est assez pénible, ennuyeux, et l'on

doit tâcher de le leur rendre le moins désagréable possible.

Il faut bien se garder de l'impardonnable légèreté qui pourrait nous porter à rire des défauts naturels de quelques condisciples.

C'est montrer de l'étroitesse d'esprit que de tirer gloire de sa naissance, de sa fortune. Si l'on était tenté de le faire, il faudrait se rappeler que, dans quelques années, certains condisciples, qui appartiennent à des familles pauvres, nous auront peut-être jetés dans l'ombre.

Que les élèves ne perdent jamais de vue la simplicité qui convient à leur âge, à leur position. Cet avis doit surtout s'adresser aux jeunes filles qui sont plus exposées à aimer à poser, à prendre des airs de grandeur, à adopter une prononciation affectée, toutes choses qui pourraient les rendre ridicules, et qui, de plus, sont opposées à la politesse et à la bienséance.

On conçoit qu'on ne fait ici qu'esquisser à grands traits quelques-unes des principales règles de bienséance. On trouvera le supplément de ce qui manque ici dans le reste de l'ouvrage.

CHAPITRE QUATRIÈME.

BIENSÉANCE A L'ÉGLISE.

Si l'on peut dire, en toute vérité, que la bonne tenue est la manifestation des qualités morales, on peut ajouter qu'elle est surtout une marque de respect. A ce titre, où devez-vous mieux vous conduire qu'à l'église ?

En vous sentant ainsi plus spécialement en présence du Seigneur, vous devez songer à sa puissance et à votre néant ; vous n'aurez pas besoin alors de vous étudier à baisser les yeux, à marcher modestement, car vous serez pénétré d'un sentiment profond qui concentrera sur un seul point toutes vos facultés, et produira nécessairement une tenue respectueuse et recueillie. En dehors de ce maintien décent, humble et modeste que vous inspireront vos pensées, il est quelques

règles de conduite dans l'église que nous allons rappeler ici.

Il est contraire à la bienséance d'arriver à l'église après que l'office est commencé. Il y a des personnes qui le font par négligence ; c'est coupable et peu édifiant ; d'autres arrivent tard pour se faire voir, c'est petit et ridicule. Dans l'un et l'autre cas, c'est malséant, car on devient un sujet de distraction pour les autres et on trouble ainsi le service divin.

Il faut ouvrir et refermer la porte de l'église le plus doucement possible ; se garder de frapper du talon en marchant, ou de faire le moindre bruit, surtout si l'on arrive pendant le sermon.

Si l'on accompagne à l'église une personne à qui l'on doit des égards, il faut lui ouvrir la porte, que l'on retient ouverte pendant qu'elle entre ; puis on la précède au bénitier ; on lui présente, après s'être déganté, de l'eau bénite, du bout des doigts.

Avant d'entrer dans votre banc, ne manquez jamais de saluer le Saint Sacrement, en faisant la génuflexion. Cet usage établi ici est très beau, très édifiant ; il est suivi, par les dames et les messieurs,

aux Etats-Unis et en Angleterre. Cette génuflexion ne doit jamais s'omettre en entrant à l'église et quand on en sort.

On doit se conformer en tout au cérémonial de l'église, soit pour se tenir debout, à genoux, ou assis.

Quelque soit le mérite ou la médiocrité du prédicateur, n'allez jamais vous aviser de donner aucune marque d'approbation ou de blâme.

Ne saluez pas, dans l'église, les personnes de votre connaissance. Si cela devait se pratiquer, l'église ressemblerait plus à un lieu de promenade publique qu'à une réunion des fidèles pour prier Dieu.

A l'église on ne présente, ni on n'accepte le bras.

Il va sans dire que l'on ne doit se présenter à l'église qu'avec une toilette convenablement soignée. Chez la femme, le faste, l'extravagance dans la toilette, l'air évaporée, le désir d'attirer l'attention, toutes choses déplacées dans les assemblées mondaines, deviennent coupables à l'église. Et cependant qu'il est commun de rencontrer aujourd'hui, au pied des saints autels, des toilettes où percent

manifestement un désir effréné d'attirer l'attention et de plaire. Et dire que la femme ne devrait paraître que voilée dans le temple!...

“ Je n'aime pas, dit madame la Comtesse de Drohojowska, une toilette à effet à l'église ; il me semble que lorsqu'on va s'incliner aux pieds du Seigneur pour y reconnaître sa faiblesse, il est peu séant de se couvrir des signes extérieurs de la vanité et de l'orgueil.

Parlant d'un office divin auquel elle avait assisté, madame la comtesse s'exprime ainsi :

“ Si la prétentieuse et bruyante démarche de quelques femmes m'avait déjà si tristement frappée, quel ne fut pas mon chagrin lorsque, me faisant observatrice malgré la sainteté de la maison du Seigneur, je remarquai l'air hautain, protecteur, avec lequel beaucoup trop de femmes gagnaient leur place, dérangeant, sans même payer la politesse qu'elles exigeaient d'un sourire d'excuse, dérangeant, dis-je, les gens modestement vêtus sans se préoccuper des distractions et de l'humeur qu'elles pouvaient causer. Mais du moins, pensai-je, une fois installées, sur

leur prie-Dieu, ces belles dames vont songer au but de la visite qu'elles font au Seigneur et déposer leurs arrogantes manières.... Mon charitable espoir devait encore être trompé. Après une légère inclination de tête, les grands airs reprirent leurs cours, et vraiment, à voir ces têtes parées se promener sur l'auditoire, ou se fixer sans fléchir vers l'autel, on eût pu oublier aisément où l'on se trouvait et se croire dans une réunion mondaine, où le seul soin des assistantes était de dominer et d'écraser autrui du poids de sa supériorité. Et dans le nombre de ces femmes, beaucoup, la majeure partie même, étaient jeunes ; il ne leur aurait fallu, pour paraître presque des enfants, qu'un peu de cette aimable simplicité qui devient chaque jour plus rare. Beaucoup assurément n'avaient pas dans le cœur l'orgueil que marquait leur tenue, beaucoup s'humiliaient dans le fond de l'âme pendant que leur physionomie démentait leurs sentiments et les faisait mal juger.

“ Pauvres jeunes femmes ! elles s'imaginaient prendre une apparence de dignité, de *comme il faut*, et elles offensaient Dieu et blessaient le regard des hommes.”

On ne saurait mieux terminer ce chapitre que par une courte citation, empruntée à un spirituel, mais peu dévot critique, et qui corrobore tout ce qui précède.

“ Les femmes mondaines, dit-il, ont une singulière religion : c'est le dimanche, en grande parure, qu'elles font à Dieu une visite de cérémonie, à l'heure où tout le monde y va et où elles espèrent bien ne pas rencontrer le maître de la maison ; alors chacune, sous prétexte de prier Dieu, ne néglige aucun moyen de le faire oublier aux autres ; par la parure, par les attitudes, on s'efforce d'attirer l'attention des fidèles et de les damner, en leur faisant adorer des idoles. ”

Nous ne voudrions pas faire aux dames de ce pays l'injure de dire que ces paroles peuvent avoir ici leur application ; si nous les citons, c'est par ce qu'elles font voir, du moins, jusqu'où peut conduire la vanité, le désir d'être admiré. Cette passion aveugle et empêche de voir que l'on se rend pour le moins ridicule.

CHAPITRE CINQUIÈME.

POLITESSE DANS LES VISITES.

I

DE LA TOILETTE.

“La simplicité dans les vêtements, dit un auteur distingué, indique un esprit juste ; et, si on examine avec une certaine pénétration la toilette d'une femme, on arrive très-facilement à déterminer les tendances de son intelligence et de son caractère. La mollesse des vêtements montre celle de l'âme.”

Quant à la toilette, dans les visites que l'on reçoit ou que l'on fait, elle peut strictement se résumer en deux mots : *Propreté* et *simplicité* ; avec ces deux choses, on satisfait à la rigueur aux exigences de la politesse. Cela n'empêche pas qu'il faille aller un peu plus loin pour suivre les usages reçus dans le monde. Nous

résumerions donc parfaitement tout ce qui regarde la toilette en ajoutant un mot de plus : *Propreté, simplicité et bon goût.*

D'abord on doit se conformer aux modes, pourvu qu'elles ne soient nullement contraires à la modestie, et qu'elles ne soient point non plus ridicules.

Madame Bourdon, dans son petit traité de politesse, veut qu'une maîtresse de maison, lorsqu'elle reçoit, soit habillée simplement, et ne risque pas d'éclipser, par l'éclat de sa parure, les personnes qui la visitent. Voilà qui sent la véritable politesse : s'effacer soi-même pour laisser à une personne, qui nous fait l'honneur de nous visiter, l'avantage de mieux paraître. Profitons donc de cette excellente leçon. Malheureusement ce n'est pas ainsi que l'on comprend la chose ici ; en quelque circonstance que ce soit qu'une femme se voie éclipsée par la toilette d'une autre, elle est inconsolable, et se chagrine comme si elle eût subi une grande défaite.

Pour la toilette des messieurs, il y a trois choses pour lesquelles on ne saurait être trop particulier, savoir : le chapeau, les gants et les bottes. Sans doute, ce

serait manquer à la politesse que de négliger, dans une visite, les autres parties de la toilette; mais enfin, l'étiquette est inexorable pour les trois articles qu'on vient de mentionner; et, au risque de se brouiller avec monsieur Bon Ton, il faut qu'il n'y ait absolument rien à reprendre à leur égard.

Pour les visites, l'habit noir est de rigueur.

Les dames ne sauraient être, par rapport à la toilette, trop en garde contre l'excentricité. C'est dans leur nature d'aimer la parure, et il est si facile de tomber dans les extrêmes! D'un autre côté, il est certain qu'aujourd'hui le goût, en ce qui regarde leur toilette, est dépravé, qu'il choque le bon sens. Nous ne voulons pas insister plus longuement sur ce sujet, nous nous contenterons d'ajouter que toutes ces modes excentriques sont opposées au bon ton. On peut se parer avec goût, avec élégance même, sans donner dans toutes les exagérations qui sont à l'ordre du jour.

Il est des circonstances dans la vie qui exigent, des personnes qui font des visites, certaines toilettes particulières.

Comme nous l'avons déjà dit, les toilettes brillantes ne doivent pas être portées à l'église.

Il ne convient pas non plus de s'habiller trop richement quand on va visiter les pauvres ; le contraste avec leur misère serait trop saillant. Nous leur devons cet égard, cette délicatesse, de ne pas étaler à leurs yeux de riches parures, tandis qu'eux souvent n'ont pas de quoi se garantir contre l'imtempérie des saisons.

Ce serait aussi de très mauvais goût que de faire une visite de condoléance avec une toilette brillante. Les couleurs sombres sont plus en rapport avec la circonstance.

Il convient, au contraire, d'apporter plus de soin dans sa toilette, pour les visites de noces. C'est une des circonstances qui réclament une parure assez riche et assez recherchée.

II

VISITES.

Il y a trois sortes de visites, celles de bienséance ou d'étiquette, les visites d'amitié et celles de charité.

L'heure des visites de *bienséance* est d'une heure à cinq heures. Pour les autres, on est moins particulier pour l'heure ; toutefois, comme la politesse consiste surtout à ne jamais se rendre importun, on doit éviter d'en faire dans un temps où l'on serait exposé à être à charge à ceux que l'on visite. Il faut éviter de se présenter à l'heure des repas, du travail.

Une visite d'étiquette ne doit guère durer plus de dix minutes ; dans tous les cas, elle ne saurait se prolonger au delà d'un quart d'heure.

Les visites d'amitié, d'affaire, de charité peuvent durer un peu plus longtemps, mais il faut toujours craindre le danger de s'imposer ; mieux vaut se lever un peu trop tôt pour partir, sauf aux personnes que l'on visite de nous retenir, si elles le désirent, que de leur causer de l'ennui. Car c'est le défaut de savoir-vivre le plus insupportable, celui que l'on pardonne le plus difficilement, que cette manie de s'imposer à ses amis, de les ennuyer, et de leur faire perdre leur temps. Ainsi, si vous allez visiter un ami par pure politesse, par affaire, ou pour lui prodiguer quelques consolations dans une épreuve,

vous étant acquitté de votre devoir, retirez-vous.

Les visites du jour-de-l'an se font par les messieurs le jour même et les suivants. Les dames retardent jusqu'au milieu ou à la fin du mois de Janvier.

On peut toutefois aller, dès la veille du jour-de-l'an, offrir ses hommages et ses vœux aux personnages les plus élevés en dignité.

Dans une visite ordinaire, vous pouvez entrer avec votre canne et votre chapeau; dans une visite d'étiquette vous les laissez dans le vestibule. Toutefois on peut, dans l'un et l'autre cas, sans manquer à la bienséance, laisser son chapeau et sa canne dans l'anti-chambre.

Dans une foule de livres sur la politesse, écrits pour d'autres pays, on nous avertit bien qu'au cas où l'on serait invité à déposer son chapeau, il faudrait bien se garder de le placer sur un lit. L'avis serait ici inutile, attendu que, dans le pays, on ne reçoit personne en visite dans une chambre à coucher, si ce n'est dans les cas où une personne est retenue au lit par la maladie, et alors, avant que de pénétrer jusqu'à sa chambre, on a soin de se débar-

rasser de son chapeau, et de le suspendre dans le corridor d'entrée.

Dans une visite, on garde ses gants.

Il n'est pas nécessaire de dire que l'on présente la main aux personnes que l'on visite. Toutefois les inférieurs doivent attendre que les supérieurs la leur présentent. Ceux-ci, quand ils ont du savoir-vivre, ne se font pas attendre, et ne laissent jamais leurs inférieurs dans l'embarras.

Règle générale, on ne présente jamais la main aux Religieuses.

En entrant au salon, après avoir fait vos salutations, vous restez debout, jusqu'à ce qu'on vous invite à vous asseoir ; mais alors n'attendez pas qu'on vous approche un siège, faites-le vous-même, et ne vous avisez pas, en partant, d'aller remettre ce siège à sa place.

Si, pendant que vous êtes en visite, il se présente quelqu'autre personne, restez encore une minute ou deux, et retirez-vous.

Quand la personne que vous allez visiter est absente, vous laissez une carte que vous déposez dans un plateau qui vous est présenté par la servante. L'usage com-

mence à s'introduire ici de plier, dans ce cas, le coin de la carte, pour indiquer qu'on l'a apportée soi-même.

On doit toujours répondre à une lettre de faire part par une visite.

On ne peut se dispenser d'une visite après une invitation à un dîner, à une grande soirée, que l'on accepte ou non la politesse qu'on a voulu nous faire, et cette visite doit se rendre dans la huitaine, au plus tard. Mais il ne faut pas l'appeler une visite de *digestion*. Nous ne comprenons véritablement pas que quelques auteurs aient pu mettre en vogue cette vicieuse locution qui donne tout bonnement à entendre que l'on va digérer ses repas chez ses amis.

On dit bien une visite de condoléance, de politesse, de bienséance, parceque, dans ces visites, on offre ses condoléances, ses félicitations, on s'acquitte d'un devoir de bienséance. Mais dans la visite dite de *digestion*, que voulez-vous digérer ? si vous n'avez pas accepté l'invitation, vous n'avez rien à digérer ; si vous l'avez accepté, il n'est guère possible que votre digestion ne soit pas accomplie au moment de votre visite. Que si elle ne l'était pas, vous au-

riez plus besoin de la visite du médecin que de vous mettre en frais de faire vous-même des visites.

“ En cas de maladie d'un parent, d'un ami, dit madame Bourdon, faites prendre soigneusement de ses nouvelles, et si le malade témoigne quelque désir de vous voir, empressez-vous de lui faire visite. C'est un devoir de charité et de bienveillance tout à la fois. Tâchez d'apporter au chevet d'un malade la sérénité et la consolation ; ne le fatiguez ni par une visite trop prolongée, ni par des éclats de voix, ni par des questions intempestives, ni par une tristesse inquiétante, ni par une gaieté déplacée. Qu'un bien-être moral résulte de votre présence.”

Il y a certains défauts que l'on rencontre, même chez des personnes qui se font gloire d'avoir du savoir-vivre, et contre lesquels les jeunes gens surtout ont besoin d'être en garde.

Il ne faut pas s'étendre nonchalamment sur son siège, se croiser les jambes, ou bien encore remuer et s'agiter sans cesse.

Il faut éviter aussi de remuer les pieds, de détériorer les tapis, avec le talon des

bottes, comme nous l'avons vu faire plus d'une fois.

C'est aussi une grande inconvenance que de s'emparer d'un objet placé sur une table dont on est rapproché, et de s'amuser à le tourner et retourner dans ses mains.

Madame de Maintenon fait ainsi le portrait d'une personne mal élevée : "C'est une personne qui se tient mal, qui est distraite, qui remue toujours, qui regarde de tous côtés, qui n'est point occupée de ceux avec qui elle est, qui est inquiète, qui tourne la tête au moindre bruit, qui se met de travers, qui cherche ses commodités, qui prend des postures messéantes, et qui en tout paraît s'abandonner à ses mouvements."

Quand le temps de terminer votre visite est arrivé, il faut vous retirer, après avoir salué poliment les personnes que vous quittez. Il faut le faire avec grâce, et tout de suite, sans balancer. Il y a des personnes qui semblent ne pouvoir venir à bout de trouver une formule pour se retirer ; elles hésitent, paraissent fatiguer sur leur siège, et nous mettent aussi mal à l'aise qu'elles le sont elles-mêmes.

Il faut bien se garder d'entamer conver-

sation à la porte du salon, ou à la porte de dehors, si le maître de la maison vous fait la politesse de vous y accompagner.

Nous avons vu une jeune personne, intelligente, appartenant à une bonne famille, qui avait reçu son éducation dans une de nos meilleures maisons, commettre l'inconvenance que nous signalons ici. Le maître de la maison, qui avait trois fois son âge, lui avait fait l'honneur de descendre l'escalier, et de l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée. Eh bien ! elle le retint là, à lui dire des riens, pendant vingt minutes, et avec des éclats de voix et de rire que tout le monde entendait du salon. Sans doute que ce n'était pas là ce qu'on lui avait enseigné, mais ce fait démontre jusqu'où on peut s'oublier en fait de bienséances.

Nous aurions du signaler plus tôt certaines circonstances de la vie, où les visites sont rigoureusement imposées par les lois de la bienséance ; tel que mort, mariage, naissance, revers, fortune, etc., etc.

Pour ces visites, la toilette et la conversation doivent être en rapport avec la circonstance qui motive votre visite.

“ De toutes les visites, dit madame Droho-

jowska, les visites de charité sont, sans contredit, les plus précieuses, celles qui laissent après elles le plus de satisfaction et de joie; on peut dire qu'elles sont faites à Dieu lui-même.

“ Parmi les visites de charité, il en est de bien des sortes. Les unes, et ce sont les plus fréquentes, ont lieu dans de pauvres chaumières, dans de sombres mansardes; elles portent avec elles l'aumône qui fait vivre, les soins matériels qui guérissent les plaies du corps et ne s'occupent qu'indirectement et comme *par surcroît* des souffrances de l'âme.

“ D'autres, au contraire, franchissent le seuil de marbre des palais et vont porter la parole de vie là où respire l'abondance de tous les biens de la terre, mais où la douleur ou l'incrédulité ont néanmoins trouvé accès.

“ D'autres fois encore, c'est près d'un ami, d'un égal, que vous guide la charité, qui se cache alors sous le voile d'une simple amitié; mais dans ce cas, comme dans les autres, il ne faut, pour bien faire des visites de charité, ni fortune, ni esprit, ni pouvoir: il ne faut que cette vertu par

excellence du christianisme, *l'amour de Dieu et du prochain !*

“J’ai connu de pauvres familles du peuple qui faisaient d’excellentes visites de charité, pendant que des personnes opulentes ne savaient que distribuer de l’argent et écraser la misère sous le poids de leur méprisante pitié.”

III.

DE LA CONVERSATION.

Il faudrait un volume pour traiter convenablement ce sujet ; on ne peut que tracer ici quelques règles et signaler quelques défauts.

Dans la conversation, il faut avoir égard à ce que l’on dit et à la manière dont on le dit, au ton, à l’expression, etc.

“Sachez parler à chacun, dit madame Drohojowska, le langage qui lui convient, et, sans étaler jamais des prétentions déplacées, et des connaissances trop étendues, prouvez à ceux qui vous approchent que vous avez assez d’intelligence et de bon sens pour vous intéresser à toutes choses.”

On n’intéresse les autres qu’en s’ou-

bliant. " Une des choses, dit la Rochefoucauld, qui fait qu'on trouve si peu de gens agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il doit dire qu'à répondre précisément à ce qu'on leur dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur aspect un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire.

Ne tombéz pas dans ce péril, surtout lorsque vous avez à faire les honneurs de votre salon ; sachez écouter avec attention et politesse tout aussi bien que frayer les voies à la causerie, et si quelqu'un, chez vous, manquait à ce simple devoir de politesse, ayez soin, sans le blesser lui-même, de revenir sur ce qui vient d'être dit, de façon à ramener les esprits au sujet interrompu ; car, soyez-en convaincu, s'il n'existe pas de conversation sans esprit naturel et sans imagination, elle ne saurait surtout se passer de bienveillance, de politesse et de bons sentiments."

Les lignes qui suivent devront être lues

attentivement. Elles feront éviter certaines manières de s'exprimer, certaines formules qui dénotent, chez ceux qui s'en servent, un grand défaut d'éducation, et font juger du coup, malgré l'instruction qu'ils ont pu recevoir, dans quelle classe de la société ils ont été élevés.

En parlant à quelqu'un, vous vous bornerez à dire, *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, sans ajouter jamais ni le nom propre, ni le nom de famille ; mais, au contraire, si vous parlez à un mari, à une femme, de son mari ou de sa femme, vous aurez grand soin d'ajouter le nom de famille à la dénomination de *monsieur* ou de *madame*, qu'on ne doit alors jamais employer tout court. Les mots *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, sans autres désignations, ne se disent que par les domestiques, ou quand on leur parle de leur maître, parcequ'alors ces mots sont pris dans un sens absolu.

Pour me résumer : je demande à un domestique des nouvelles de *madame*, de *monsieur* ; à un mari, en parlant de sa femme, des nouvelles de *madame Durand* et de *madame Chevalier* ; à une femme on dit, en parlant de son mari, *monsieur de*

Bizi. Dans le cas où la personne a droit à un titre, on en fait mention, mais sans supprimer pour cela le nom de famille : *Monsieur le Comte de Breteuil, madame la Duchesse de Lauzun.*

On ne dit à personne, à moins d'une très grande intimité : *votre mari, votre femme, votre fille, votre père, etc...*; mais *mademoiselle votre fille, monsieur votre père, madame votre mère, etc.*; on dit *monsieur votre mari*, mais *madame votre femme* ne se dit pas.

Mon époux, mon épouse, ne sont admis à aucun titre parmi les gens de bon ton. On dit simplement *ma femme, mon mari*, ou avec un peu plus de cérémonie, *monsieur ou madame suivis toujours du nom de famille*; mais *mon mari, ma femme* sont préférables, parcequ'ils sont plus simples.

En parlant à un homme, gardez-vous de cette locution *votre dame, votre demoiselle.....* On dit une femme d'esprit, de cœur, d'intelligence, une fille ou jeune personne modeste, bien élevée. Les mots *dames et demoiselles* ne s'emploient convenablement que précédés du pronom démonstratif.—Ces dames se sont réunies.

—Ces demoiselles organisent une loterie.

• —Cette dame est malade.—Cette demoiselle est fort bien.

La petite bourgeoisie ne peut s'accoutumer à cette simplicité de langage, et c'est peut-être à cela surtout que ses membres se font immédiatement reconnaître. Aussi vous ne ferez jamais comprendre à certaines gens qu'il n'est pas de bon ton de dire :—Combien avez-vous de demoiselles ?—J'ai trois demoiselles. Les leçons directes ou indirectes passent pour eux inaperçues ; il leur semble si vulgaire de dire des filles.—C'est bon, pensent-ils, pour le peuple.

En s'adressant aux Religieuses, on ne doit jamais dire *Madame*, à quelque ordre ou à quelque congrégation qu'elles appartiennent. On dit : *ma Sœur* ou *ma Révérende Sœur*..... *ma Mère*, ou *ma Révérende Mère*, selon le cas.

Il est surtout deux défauts, assez communs, et qu'il faudrait éviter dans les conversations. Le premier, c'est de parler trop haut, de paraître supposer que les interlocuteurs sont sourds. Parlez moins fort et articulez mieux. C'est en vain que vous criez à vous fendre la poitrine, si

vous n'avez une prononciation claire, nette. Appliquez-vous donc à parler d'une manière convenable, à articuler parfaitement tous les mots, toutes les syllabes.

“Fidèle à cette loi, dit le Père Hugnet, n'élevez jamais trop la voix ; parler bas attire l'attention ; parler peu fixe le souvenir. Les paroles de l'insensé, dit Salomon, sont toujours précipitées, elles sont comme la roue d'un char. Evitez la hauteur compassée, ou la trop grande précipitation dans vos paroles, le ton haut, décisif et dogmatique.”

“Non-seulement il faut mesurer son ton aux différentes convenances de son caractère, de son état, de sa position, de ses habitudes et de son âge ; il faut presque un ton différent avec chaque personne, d'après la diversité de ses rapports avec elle, et ce changement doit être tout naturel. Le tact ou l'instinct qui fait prendre l'unisson de chaque société, de chaque situation, de chaque moment, peut seul indiquer le bon ton.”

Le second défaut très-grave qu'il faut éviter, si vous ne voulez pas passer pour très-mal élevé, c'est de vous approcher trop près des personnes à qui vous parlez.

Il n'est pas nécessaire d'être nez à nez pour faire la conversation. Si vous avez quelque chose de secret à communiquer à une personne, demandez-lui une audience privée, et tenez-vous, pour lui parler, à une distance convenable.

Gardez-vous d'interrompre la personne qui vous parle. Ecoutez-la attentivement, et attendez qu'elle ait exprimé toute sa pensée avant de reprendre la parole.

N'allez pas accaparer la conversation. En présence des personnes qui vous sont supérieures, par la position, par le savoir, par l'âge ; parlez peu ; contentez-vous d'écouter et de répondre avec politesse et modestie aux questions qui vous seront faites. Lors même que vous seriez avec vos égaux, il serait très inconvenant de vouloir avoir le monopole de la conversation ; rien de plus fatigant, de plus ennuyeux, de plus insignifiant que ces grands parleurs.

Jamais il ne vous viendra à l'esprit de singer les défauts de quelques personnes, par exemple de grasseier, pour vous donner du ton. Car, après tout, grasseier est un défaut ; et ce serait plutôt avoir trop de bonhomie que de faire le sacrifice

d'une bonne prononciation pour adopter l'espèce de jargon de quelques étrangers, et de croire par là se donner du relief. On a toujours assez de ses propres défauts, sans encore adopter ceux des autres.

Les règles de convenance à observer dans la conversation, les défauts à éviter ne doivent pourtant pas entraîner la gêne, la contrainte, la raideur, et bannir le naturel. Il faut bien se garder,—sous prétexte de connaître les règles de la conversation, et de les observer à la lettre,—de devenir guindé, de prendre des airs de grandeur, de ne parler que de science, de tomber dans l'affectation. C'est pour prémunir les jeunes filles contre ce danger que madame la comtesse de Drohojowska leur donne le conseil suivant dans la personne d'une jeune personne, qu'elle veut former aux bonnes manières :—

“ Vous devez être, ma chère enfant, femme d'intérieur, couturière au besoin, et rien de ce qui se rattache aux diverses occupations des femmes ne doit vous être étranger. Je ne prétends donc pas que vous affectiez de ne pas comprendre ce que peut vouloir dire un terme *technique*.

—Pardonnez-moi d'accoler un mot si savant à des choses si usuelles, un terme technique en fait de cuisine, par exemple.

Mais ce que je dirai, c'est que vous devez avoir assez de tact et d'esprit pour ne pas permettre que vos qualités domestiques *déteignent* sur vos habitudes de femme du monde, de façon à leur donner des allures vulgaires.—Je ne vous dirai pas : Soyez femme élégante *avant* tout, mais bien : restez femme élégante malgré tout ! c'est à-dire, occupez-vous de votre intérieur, aimez et soignez les détails de votre ménage, c'est là l'empire véritable de la femme, et je ne sache pas que nos reines, qui, autrefois, filaient les vêtements de leur mari et soignaient leurs enfants, eussent moins de véritable dignité que les grandes dames de nos jours. Tout ce qui est du *ménage*, et je répète à dessein ce mot, afin de vous déshabituer du ridicule respect humain qui vous le rend trivial et ridicule, tout ce qui est du ménage rentre dans le domaine de la femme, et, quelque riche qu'elle soit, elle ne peut et ne doit le dédaigner, ne fut-ce qu'en prévision de ce que peut amener un bouleversement social

ou un revirement de fortune ; et certes, s'il fallait renoncer à être femme d'intérieur pour mériter le titre de femme comme il faut, de femme du monde, je vous conseillerais, sans hésiter, de renoncer à ce dernier. Mais, grâce à Dieu, l'un n'est pas incompatible avec l'autre, et la même femme peut être excellente ménagère dans sa cuisine, et femme fort élégante dans un salon."

CHAPITRE SIXIÈME.

DE LA POLITESSE A TABLE.

Quand on a reçu une invitation à dîner, il convient de répondre sur le champ si l'on accepte, ou si l'on en est empêché : on conçoit que cela doit se faire de la manière la plus gracieuse possible.

Il faut arriver ni trop tôt, ni trop tard : un quart d'heure à peu près avant l'heure fixée pour le repas.

Si l'on était invité à dîner dans une famille où l'on ne serait jamais allé, on devrait faire visite auparavant.

Les messieurs doivent offrir le bras aux dames pour les conduire à table; c'est le plus haut placé parmi les invités qui conduit la maîtresse de la maison ; ils passent les premiers. On attend un instant que le maître ou la maîtresse de la maison ait assigné les places, verbalement, ou en avertissant que chaque convert porte son étiquette.

D'après l'usage qui a cours aujourd'hui, voici dans quel ordre les convives doivent-être placés. D'abord le maître et la maîtresse de la maison occupent le centre de la table, vis-à-vis l'un de l'autre. La maîtresse de la maison a à sa droite le personnage le plus distingué, et à sa gauche celui qui vient après, et ainsi de suite. Le maître de la maison doit avoir à sa droite la femme la plus élevée en dignité, celle qui vient après à sa gauche, et ainsi de suite jusqu'au bout de la table. L'essentiel est d'avoir assez de tact pour ne blesser la délicatesse de personne ; chose assez difficile.

En prenant votre soupe ¹, évitez d'aspirer avec trop de force de manière à faire du bruit, et ne vous servez pas du côté de la cuiller.

Ne vous appuyez pas les coudes sur la table : n'étendez pas les bras en mangeant, de manière à gêner vos voisins, à les frapper des coudes.

Ne portez jamais votre couteau à la

¹ Que le mot ne scandalise personne, quoiqu'en France on en ait horreur. Il est français, c'est le mot dont on se sert dans le pays ; il est synonyme de potage ; il n'y a donc aucune raison de le changer.

bouche, mais servez-vous de la fourchette, avec la main droite ou la main gauche, peu importe.

Si vous avez besoin de vous essuyer la bouche, servez-vous de votre serviette ; mais rappelez-vous que celle-ci ne doit jamais remplacer le mouchoir qui, du reste, doit paraître le moins possible à table.

Il faut éviter de boire quand on a la bouche remplie ; ne jamais vider son verre de vin d'un seul trait.

Les carafes se placent sur la table, à demi-remplies. Il n'y a que les liquides qui ne peuvent se mettre dans les carafes que les servantes doivent présenter. Les messieurs servent le vin aux dames, et se servent ensuite eux-mêmes.

Ne tranchez pas votre pain avec le couteau, mais rompez-le avec les mains.

Après avoir mangé la viande, ou un mets quelconque, n'allez pas vous aviser, comme le font quelques-uns, de nettoyer votre assiette avec un morceau de pain ; c'est une propreté anticipée. Au reste ce n'est pas à vous à laver la vaisselle, ni le lieu pour le faire : elle doit se laver à *grande eau* à la cuisine.

Ne faites jamais allusion à la qualité des mets ou des vins qu'on vous sert.

Pelez vos fruits, mais ne vous servez pas pour cela du couteau d'acier, si l'on vous en a donné un à lame d'argent.

Si le maître ou la maîtresse de la maison vous envoient un mets quelconque, quelques fruits, etc, etc., ne les passez pas à un autre, ce serait impoli.

Si l'on vous sert du thé ou du café, laissez-le refroidir dans votre tasse s'il est trop chaud, mais ne le versez pas dans votre soucoupe.

Si vous êtes placé près d'une dame, soyez attentif, et voyez à ce qu'elle ne manque de rien.

Si vous avez besoin de quelque chose, faites signe au servant de table, et dites lui, à voix basse, ce que vous voulez avoir. Mais n'allez jamais, lors même que vous seriez très intime dans une famille, que vous connaîtriez les personnes qui servent la table, lier aucune conversation avec elles. Ceci est tout à fait déplacé. Vous ne devez leur parler que pour leur demander ce dont vous avez besoin, et encore ce doit être à voix basse.

Il est une incongruité que nous devons

signaler ici, en demandant toutefois pardon au lecteur du dégoût que nous pourrions lui causer par-là, incongruité qui consiste à se nettoyer les dents, avec une plume, à table ou en compagnie. Il y a des gens pour qui c'est toute une affaire que ce ménage du dedans de la bouche, après le repas. Ils commencent par tirer de leur poche une plume consacrée à cet usage ; puis, les voilà à l'œuvre, avec une ardeur incroyable ; bientôt la langue vient au secours de la plume ; on la promène en tout sens dans la bouche ; quelquefois les doigts se mettent de la partie ; puis, ne vous en déplaise, la matière retirée de la bouche est déposée ou sur la serviette ou sur la nappe.

On s'excusera peut-être sur l'usage ; mais cet usage, n'existe pas, Dieu merci, dans le pays ; il ne se rencontre que quelques rares exceptions. N'allons pas de grâce l'y introduire. L'usage des autres pays ne saurait, d'un autre côté, justifier une chose essentiellement opposée à la politesse qui consiste, avant tout, à n'importuner personne, et on ne saurait certainement se permettre pareille chose sans produire le dégoût chez ses voisins.

Cette incongruité ne saurait être non plus tolérée en dehors de la table. C'est dans sa chambre à toilette que l'on se nettoie la bouche, et non en compagnie. Que penserait-on de quelqu'un qui, en pleine compagnie, s'aviserait de se nettoyer les ongles, les oreilles, la tête, etc. Et pourquoi pas, si l'on peut se nettoyer la bouche ?...

Il ne faut pas continuer de manger quand tous les autres convives ont fini. Le maître de la maison ne doit pas finir avant les autres, car il y aurait là une espèce de reproche.

On ne plie pas sa serviette après un dîner d'invitation, car elle ne saurait servir avant d'avoir été envoyée à la blanchisseuse.

Il ne faut pas déposer son couteau et sa fourchette sur la nappe, après le repas : on les rapproche l'un de l'autre sur son assiette. N'allons pas, par distraction, les essuyer avec la serviette ; ce qui pourrait arriver à des jeunes gens, même de bonnes familles, par suite de l'habitude malheureuse qu'ils en auraient contractée dans certain milieu où ils auraient habité, pendant un temps, et où ils au-

raient été forcés d'en agir ainsi par nécessité. Nous avons été une fois témoin d'un exemple de ce genre, et, ma foi, c'était pénible. Un joli grand garçon, après avoir pris sa soupe, à une table où il n'y avait pas moins de vingt convives, par une malheureuse distraction, et par suite de l'habitude, passa, avec une rapidité incroyable, la langue sur sa cuiller, et l'essuya ensuite avec sa serviette. Dans le pays, ici, il n'y a pas de famille si pauvre où les couteaux, fourchettes et cuillers ne se lavent après chaque repas. Au reste, la chose est conforme à l'ordre et à la propreté. Evitons donc la malheureuse distraction dont on vient de parler, si l'on ne veut pas donner une assez triste idée de l'éducation que l'on a reçue.

L'usage commence aujourd'hui à se passer, même en France, de placer devant chaque convive un vase pour se laver le bout des doigts après le repas. On préfère avoir pour cela une fontaine placée dans une pièce attenante à la salle à diner.

Mais ce pourquoi nous bénissons le ciel, par dessus tout, c'est que, s'il se rencontre des gens qui, tenant encore à l'an-

cien régime, font mettre devant les convives des bols pour se rincer la bouche après le repas, personne n'ose plus s'en servir.

C'est peut-être pour cela que quelques uns se vengent sur le cure-dents. Des deux incongruités, l'une ne vaut pourtant pas mieux que l'autre.

Pour retourner au salon, après le dîner, les messieurs doivent offrir le bras aux dames. Le maître de la maison passe le premier, conduisant la dame qui, à table, était à sa droite.

Il serait inconvenant pour un convive de se retirer aussitôt après être sorti de table. Il doit demeurer à faire la conversation au salon à peu près une heure.

CHAPITRE SEPTIÈME.

POLITESSE DANS LES SOIRÉES.

Il y a deux sortes de soirées, *les grandes et les petites.*

Les invitations pour les dernières peuvent se faire verbalement, ou par billet écrit à la main : pour les premières on envoie des invitations lithographiées sur grandes cartes ou papier à lettre.

Les invitations, pour grandes soirées, doivent être faites au moins huit jours d'avance, pour que les personnes invitées aient le temps de préparer leur toilette. Si l'on invite pour une soirée dansante, il faut avoir le soin d'en faire mention dans le billet d'invitation, car il peut se faire que l'invité ait quelque objection à assister à cette espèce de soirées. Le meilleur moyen de transmettre les invitations est de les faire porter par un domestique.

Si vous acceptez, vous n'êtes pas tenu de répondre ; dans le cas contraire, répondez de suite.

Il serait de mauvais goût de se présenter dans une soirée ordinaire en grande tenue, avec toilette de bal.

Dans ces petites soirées, le temps se partage entre la conversation, la musique, le jeu de cartes, etc, etc. L'essentiel est de faire en sorte que les invités passent le temps agréablement.

Si l'on vous invite à chanter, ou à jouer le piano, et que vous puissiez le faire convenablement, ne vous faites pas prier.

Dans les soirées, quand on ne passe pas de rafraîchissements au salon, mais que l'on se rend à la salle à diner pour le réveillon, les messieurs doivent conduire les dames qui prennent place autour de la salle. Ceux-là se tiennent debout autour de la table, et servent les dames.

Ils ne doivent pas présenter à une dame un verre sur un plateau, parcequ'ils ne sont pas des domestiques. Le verre ne doit être qu'à moitié plein à peu près, de crainte de répandre le contenu sur les robes. Dans les grandes soirées dansan-

tes, les messieurs doivent ôter leurs gants seulement pour le réveillon.

Aujourd'hui l'usage s'introduit dans le pays d'offrir, dans les grandes soirées, pour réveillon, un repas à peu près complet. Tout le monde se met à table, comme pour le diner, et on y observe à peu près le même étiquette. C'est un abus, que l'hygiène condamne, de prendre ainsi un repas complet au milieu de la nuit.

Pour ce qui regarde le maintien, la conversation, etc., dans les soirées, observez toutes les bienséances dont on a parlé au chapitre des visites.

Avant d'aborder la question des grandes soirées dansantes, nous devons dire qu'elles nous semblent peu en rapport avec l'esprit du christianisme. On se demande aussi en quoi elles peuvent être utiles à la société, à la famille ; ce qu'une jeune personne, ce qu'une mère de famille, peuvent, dans ces bruyantes réunions, recueillir pour l'intelligence ou pour le cœur ! Toutefois, si tant est qu'il y ait des personnes qui, eu égard à leur position, aux usages que leur impose la société, au milieu dans lequel elles vivent, se voient

obligées, bien à regret, de prendre part à ces grandes réunions nocturnes, nous leur dirons : mettez-vous en garde contre la passion de la danse ; que ces réjouissances bruyantes ne vous fassent jamais perdre de vue les principes de la bienséance.

L'élégance de la toilette pour les grandes soirées ne peut, dans aucune circonstance, dispenser des lois de la décence. Les dames doivent être bien circonspectes sous ce rapport, et ne jamais paraître en soirée en robe trop décolletée, ce qui n'a jamais sa raison d'être, puisque c'est opposé au savoir-vivre, à la modestie, qui fait le plus bel ornement de la femme. On peut être élégante, très-élégante, et être honnêtement couverte. Une dame qui fréquente ces réunions devrait, ce semble, avoir assez d'attraits pour se recommander, sans être obligée de recourir à la robe excessivement décolletée, car ce serait, ma foi, une pauvre recommandation.

On se recrierait contre une servante qui irait répondre à la porte les bras nus : on y verrait un scandale, un manque de savoir-vivre dans la maison où elle servirait. On demanderait si c'est là le res-

pect que l'on a pour les visiteurs. Mais, mon Dieu, si c'est une chose si grossière pour cette fille de paraître ainsi les bras nus en votre présence, comment qualifier votre nudité, à vous, qui vous présentez, en pleine assemblée, non-seulement les bras nus, mais la poitrine découverte ?

Et que dirons-nous des danses qu'on est convenu d'appeler *danses vives*, sans doute parcequ'elles deviennent le tombeau de la vertu. Voici d'abord le témoignage qu'en porte un auteur sur le savoir-vivre :

“ Ne laissez jamais valser ni *polker* votre femme ni votre fille, si vous ne voulez pas ressembler à ce fou qui met lui-même le feu à sa maison, et se plaint ensuite de ce qu'elle est brûlée.”

A ce témoignage, ajoutons celui de l'Abbé Bautain, dans son ouvrage intitulé “ *la chrétienne de nos jours*.” C'est une peinture tellement vive que, à la simple lecture qu'en fait une personne qui a le sentiment des convenances, elle sent la rougeur lui monter à la figure. Il m'en coûte presque de présenter au lecteur ce hideux tableau, dont il reconnaîtra toutefois la fidélité :

“ On court, on galoppe, on tourbillonne, on saute et souvent hors de mesure ; dans cette agitation désordonnée, dans cette course échevelée, dans ce galop déréglé, dans ce tournoiement verligineux, le cavalier prend sa danseuse à bras-le-corps, lui étreint la taille, et la tient si rapprochée de sa poitrine que les haleines se confondent, et qu'il n'y a même plus de place entre eux pour le bouquet blanc qui ornait autrefois la ceinture des jeunes filles. Elle ont été obligées d'y renoncer, parce qu'il était fané, écrasé dès la première danse ; triste et frappant symbole de ce qui arrive à la fleur de leur innocence, dès qu'elles participent à de pareils plaisirs ! ”

Au reste ce témoignage ne nous étonne nullement, car, un jour, une dame qui prenait part, bien à contre-cœur, à ce genre d'amusements, avouait, à notre connaissance, que dans une danse tournante, son danseur lui avait fait faire trois tours sans qu'elle eût touché le plancher de ses pieds.

Nous nous permettrons de poser ici une question, que nous n'aurions pas osé faire, n'eût-ce été l'exemple de la liberté avec

laquelle s'exprime l'abbé Bautain sur ce sujet.

Si un monsieur, rencontrant une dame de ses connaissances, dans un corridor d'hôtel, lui demandait l'honneur de faire quelques-unes des évolutions qui font partie des danses vives, et que, vous adonnant à passer, vous fussiez témoin du spectacle qu'offrirait ce couple, je vous demande simplement quelle serait votre impression ? quelle idée vous auriez de la discrétion et du savoir-vivre de ce monsieur et de cette dame ! Eh bien ! ce qui serait si laid à vos yeux, dans cette circonstance, peut-il être convenable au bal ? Je réponds : Non ; ce qui est mauvais de sa nature ne peut jamais être justifié par les circonstances de temps ou de lieu. Or ces danses sont mauvaises de leur nature et on ne peut pas changer la nature des choses. Invoquerez-vous l'usage ? je vous fais la même réponse. L'usage peut faire admettre des modes exagérées, ridicules, mais ne peut pas rendre licite une chose mauvaise de sa nature. Et dire que des personnes qui se flattent d'avoir des principes de morale, de savoir-vivre, se permettent ces danses !.....

La condition sociale ne peut non plus excuser le mal, comme on voudrait le faire croire. Si on voyait un semblable dévergondage chez des pauvres, des gens de basse condition, on crierait au scandale ! mais ces choses se passent dans de somptueuses demeures, au milieu de toutes les splendeurs et de l'éclat du luxe, et on prétend pour cela les justifier ! impossible.

Il restera éternellement vrai que ces danses sont essentiellement mauvaises, essentiellement opposées aux bonnes manières, au savoir-vivre : que ceux qui s'y livrent doivent consentir à sortir de la classe des gens qui tiennent à la morale et à la bonne éducation.

Nous dirons un mot maintenant du cérémonial à suivre dans les grandes soirées.

D'abord les gants sont de rigueur pour les messieurs et pour les dames, et doivent être de couleur pâle.

Pour ces grandes soirées, vous devez arriver vers neuf heures, toutefois vous n'êtes pas tenu d'arriver à heure fixe. Mais il ne faudrait pas imiter certaines personnes qui arrivent toujours très-tard, afin que leur entrée fasse plus d'effet. Vous devez arriver dans un salon, dit

Madame la Comtesse de Brandi, modestement, silencieusement, et tâcher de ne pas attirer les regards. Une fois introduit, vous saluez à l'entrée de chaque salon, et dans celui où se trouve la maîtresse de la maison, vous réitérez votre salut, et vous le faites avec grâce en vous approchant d'elle.

Mais si vous ne connaissez pas la maîtresse de la maison, comment la reconnaîtrez-vous au milieu souvent de tant de dames réunies ? N'ayez aucune crainte à ce sujet, car, dès que vous entrez dans un salon, elle se lève seule, se détache des personnes avec lesquelles elle s'entretenait, et elle s'avance de quelques pas vers vous. Vous ne pouvez jamais vous méprendre.

Après avoir salué la maîtresse de la maison, vous adressez un salut, à droite et à gauche, à tous ceux qui sont présents.

Les hommes ne s'asseoient guère, dans une grande soirée, à moins qu'ils ne fassent la partie de carte : ordinairement ils circulent dans les salons ; si, par hasard, un homme était assis, il ne devrait jamais permettre qu'une femme restât debout.

Dans le salon, la dernière femme arri-

vée occupe le fauteuil placé près de la maîtresse de la maison, et elle se lève toujours pour le céder à celle qui arrive après ; elle tâche alors de se placer près d'une autre femme de sa connaissance. Si vous vous trouvez à côté de quelque personne inconnue et plus âgée que vous, attendez toujours qu'elle vous parle, et répondez de manière à montrer que vous êtes reconnaissante.

Si un homme adresse la parole à voix basse à une femme, elle doit répondre de manière à ce que ceux qui sont près d'elle entendent sa réponse.

Si on vous interroge sur les agréments de la soirée à laquelle vous assistez, trouvez tout à votre goût ; c'est le moins qu'on puisse faire pour des maîtres de maison qui ont tant fait de frais pour distraire et amuser leurs invités.

Applaudissez toujours ce que la maîtresse de la maison applaudit.

Dans une soirée, si vous étiez mécontent des personnes et des choses, ne laissez pas paraître votre mécontentement ; restez en repos et ne parlez à personne de ceux qui vous ont reçus.

Disons quelques mots en terminant sur

ce que doit faire la maîtresse de maison dans ces réunions.

Et d'abord elle répond par un salut aimable et quelques paroles gracieuses et obligeantes à chaque invité qui vient la saluer ; elle prend soin que chaque femme soit convenablement placée ; elle va parfois de groupe en groupe, afin que chacun ait au moins d'elle un mot aimable, un sourire gracieux ; en un mot, dans une soirée, une maîtresse de maison doit avoir l'œil sur tout, et s'assurer que tout se passe bien, afin que tous les invités puissent se retirer de sa maison contents d'elle, et d'eux-mêmes.

Vous n'êtes pas tenu de rester jusqu'à la fin d'une soirée ; vous vous retirez quand vous voulez ; mais vous avez soin de le faire clandestinement et sans même prendre congé de la maîtresse de la maison. Si cependant vous la rencontrez sur votre passage, contentez-vous de la remercier rapidement et de manière à ce qu'on ne s'aperçoive pas de votre retraite.

CHAPITRE HUITIÈME.

PROMENADES, VOYAGES, SÉJOURS A LA CAMPAGNE, &c.

I

PROMENADES EN VOITURE.

La politesse exige qu'en montant en voiture, on fasse monter les autres personnes avant soi. On offre la main aux dames, et on se contente de soutenir par le bras les vieillards, les infirmes qui réclament du secours.

On doit offrir aux personnes les plus dignes, et toujours aux dames, le fond de la voiture, et prendre le rebours.

Si vous êtes en voiture, et que vous rencontriez une personne de considération à qui vous voulez parler, ne faites pas arrêter votre voiture pour vous entretenir avec elle, mais descendez et priez-la de

vouloir bien prendre place avec vous, et offrez-lui le fond de la voiture. Vous devez alors reconduire cette personne jusqu'à sa demeure.

Si vous avez dans votre voiture une personne qui vous soit supérieure, ou une dame, prenez le rebours jusqu'à ce qu'on vous ait invité à prendre place au fond.

II

PROMENADES A PIED.

Evitez de parler trop haut, de gesticuler, de rire avec éclat. Votre démarche doit être grave et sans affectation : à la promenade comme partout ailleurs on doit observer toutes les règles de la convenance.

Si vous conduisez une dame par le bras, donnez-lui le haut du pavé, c'est-à-dire, le côté des maisons. Observez les mêmes règles dans la compagnie de toute personne qui vous est supérieure.

Si, dans une promenade, il y a plus de dames que de messieurs, la politesse veut qu'on offre le bras d'abord aux plus âgées,

aux femmes mariées, puis aux jeunes personnes. Dans ce cas un monsieur peut, sans inconvénient, conduire deux dames.

Il est inutile de dire que, dans ces promenades, ce sont les messieurs qui paient tout, sièges, rafraîchissement, fruits, etc.

Si vous voyez venir à vous un vieillard ou une personne à qui vous croyez devoir de la considération, rangez-vous immédiatement pour lui céder le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des maisons. Un homme bien élevé a toujours cette politesse pour une femme, quels que soient son rang et son âge. Si par hasard la rue ou la promenade est encombrée, gardez-vous de montrer une précipitation inconvenante, ne coudoyez personne.....

Il faut, dit un sage conseiller, laisser à quelques étourdis de mauvais ton le plaisir inconvenant de rire au nez des personnes qui leur sont entièrement inconnues, ou de faire sur leur compte, de manière à être entendus, des observations indiscrètes. Nous ne saurions trop dire combien de jeunes personnes—ou de jeunes femmes—s'exposeraient à être mal jugées si, en passant près d'un homme, elles se tournaient, l'une vers l'autre, avec un air

mystérieux, laissant supposer qu'elles se communiquent, relativement à lui, des réflexions, soit en bonne, soit en mauvaise part.

Un homme bien élevé salue une femme, parceque c'est une femme, ne l'eut-il jamais vue précédemment, s'il la rencontre dans une situation, dans un endroit où il est immanquable qu'il la voie, et où s'établit entre eux la plus passagère, la plus fugitive, la plus imperceptible relation, telle que la rencontre dans un chemin étroit à la campagne, surtout si le chemin est assez étroit qu'il faille le partager ; si elle passe devant lui ou s'il est obligé de passer devant elle dans un escalier, pour la même raison et aussi parceque c'est une apparence de relation que d'entrer dans la même maison, ou d'en sortir, et qu'un homme bien élevé ne laisse échapper ni une occasion, ni un prétexte d'être poli avec une femme.

Vous accueillerez, ma chère enfant, cette politesse avec un air de réserve, mais sans sauvagerie affectée, et vous y répondrez par une inclination polie. Vous ne témoignerez surtout aucun sentiment d'étonnement ou de contrariété, car il

n'y a jamais de raison pour qu'une femme se montre surprise de la politesse d'un homme qui la salue respectueusement. C'est un hommage rendu, en sa personne, à la dignité de la femme.

III

VOYAGES.

L'homme bien élevé ne se départit jamais des règles de la bienséance ; en quelque lieu qu'il se trouve, il conserve toujours ses bonnes manières.

Toutefois les voyages sont pour certaines personnes un écueil relativement à la politesse. Sous prétexte qu'on est en pays étranger, qu'on n'est pas connu, on est exposé à se laisser entraîner hors des convenances.

Nous allons donc, pour faire éviter ce danger, tracer ici quelques règles à suivre dans les voyages, devenus si communs chez nous qu'on peut dire qu'ils sont entrés dans nos mœurs.

Nous trouvons, dans le petit traité de la politesse de madame Bourdon, un cha-

pitre sur ce sujet qui résume si bien ce que nous avions à dire que nous ne pensons pouvoir mieux faire que de le reproduire en partie.

Les conseils qu'elle donne s'adresse surtout à une jeune personne ; ils peuvent toutefois convenir à tout le monde, avec cette exception que l'on exige moins de réserve chez un homme que chez une femme.

“ Je vous engage, avant tout, et quelle que soit l'amabilité des personnes que vous rencontrerez en chemin de fer, ou en bateau à vapeur, à ne pas lier conversation avec elles, et à apporter, dans ces rapports éphémères, la plus grande circonspection. Si vous voyagez avec des femmes âgées, tâchez de leur montrer des égards, soit en leur cédant une bonne place, en baissant ou levant les glaces selon leur désir, en les débarrassant d'un paquet qui les gêne, mais ne provoquez pas de conversation ; répondez poliment et sobrement si l'on vous parle, et tâchez de vous isoler dans la lecture de quelque bon livre dont vous vous serez munie. Je vous engage aussi, si vous voyagez avec des parents, ou des amis, à ne causer avec

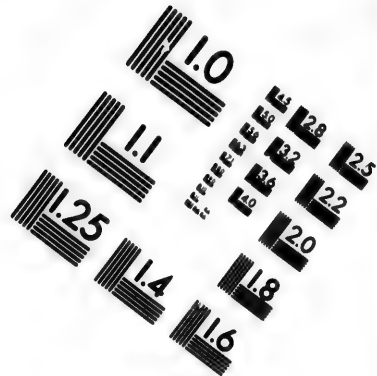
eux que de choses indifférentes, en n'élevant pas la voix, car à quoi bon mettre tous les habitants d'un *wagon* dans la confiance de vos affaires de famille? Soyez réservée là comme ailleurs et plus qu'ailleurs. Cependant, comme la réserve n'exclut pas la politesse, prenez congé de vos compagnons et de vos compagnes de voyage par un salut, et si vous avez un peu causé, par un mot d'adieu.

“ Dans les hôtels, à table d'hôte, ne vous montrez pas trop difficile, et ne vous moquez pas, en présence des *naturels du pays*, de leurs habitudes..... Laissez tranquillement ce qui ne convient pas à vos goûts et n'attirez pas l'attention par des exclamations déplacées.

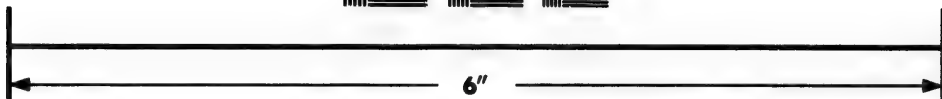
“ A table d'hôte (ceci s'adresse à une jeune personne) évitez la conversation avec les étrangers. Je vous recommande surtout cette prudence si vous allez aux bains de mer, aux eaux. Vous serez exposée alors à vous trouver journellement avec des gens que vous ne connaissez pas, dont les antécédents sont peut-être peu honorables. Soyez sur vos gardes, et ne donnez aucune prise à la familiarité.

Nous appelons tout particulièrement





A resolution test chart featuring various patterns of horizontal and vertical lines. The patterns are arranged in a grid-like fashion, with numerical values indicating the resolution level. The values include 1.0, 1.1, 1.25, 1.4, 1.6, 1.8, 2.0, 2.2, 2.5, 2.8, 3.2, 3.6, 4.0, and 4.5. The patterns consist of groups of lines that become progressively smaller and more densely packed as the numerical value increases.



**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

l'attention du lecteur sur les avis qui suivent et qui s'adressent à tous indistinctement :—

“ Ne vantez pas trop votre pays en présence des étrangers : Vous blesseriez leurs sentiments sans faire triompher vos opinions : profitez plutôt de l'occasion d'un voyage pour vous instruire, en questionnant les gens du pays que vous visitez, en tâchant d'apprendre quelque chose sur la géographie, l'histoire, les mœurs des contrées étrangères. En agissant ainsi, vous vous rendrez agréable aux étrangers avec qui vous vous trouverez en rapport et vous retirerez un solide profit de vos voyages.

“ Si vous voyagez avec des parents, des amis, vous aurez plus d'une occasion de pratiquer cette politesse qui n'est autre chose que l'abnégation de soi-même. Il faudra céder aux goûts des autres, suivre leur direction et vous comprendrez plus d'une fois la vérité du vieux proverbe : *Qui a compagnon a maître*. Tâchez de faire de bonne grâce ces petits sacrifices, d'être utile aux autres et de n'être incommode à personne. Comme il se trouve souvent beaucoup d'heures perdues en voyage,

je vous engage à emporter quelques livres,..... à vous munir de tout ce qu'il faut pour écrire, car les meilleurs hôtels sont d'ordinaire fort dépourvus de ce côté-là.

“ Au retour de votre voyage, n'imposez pas trop à vos amis le récit de vos pérégrinations; ne fatiguez pas leurs oreilles de longs récits, et surtout ne prenez pas d'*airs* anglais ou allemands, parceque vous auriez visité Londres ou exploré les bords du Rhin.”

L'auteur ajoute un avis d'une grande importance en rappelant que le voyage, qui ne dispense pas des règles de la politesse, ne saurait non plus nous dispenser des devoirs que nous impose la religion que nous professons. Ce serait bien petit que de se laisser vaincre par le respect humain. On se fait gloire d'obéir aux ordres de son souverain, et on rougirait d'accomplir ses devoirs religieux, de sanctifier le dimanche, d'observer, dans un hôtel, la loi de l'abstinence ! mais c'est là un manque de courage qui rapetisse un homme. Je ne parle pas de ces voyageurs qui affectent de ne s'occuper nullement des lois de l'église, et qui mettent complè-

tement de côté la loi de l'abstinence. Cela sent non-seulement l'impiété, mais encore la mauvaise éducation. Un homme qui a des sentiments élevés, lorsque la fatigue d'un long voyage l'exempte de l'obligation d'observer l'abstinence, se décide difficilement et avec peine à user de ce privilège, dans la crainte ou de mal édifier, ou de paraître céder au respect humain.

IV

SÉJOURS A LA CAMPAGNE.

Aujourd'hui, il est de mode d'aller passer le temps des chaleurs d'été à la campagne. Le plus souvent on loue quelques appartements ou bien on loge à l'hôtel ; mais il arrive aussi quelquefois que l'on reçoit une invitation de quelques parents ou de quelques amis d'aller passer un certain temps dans leur famille. C'est ici qu'on doit redoubler d'attention pour observer les convenances.

L'impression assez générale est qu'à la campagne on est moins particulier sous le rapport de la bienséance ; que les

mœurs y étant plus simples, on y est moins tenu de s'astreindre aux règles de la bienséance. En cela on se trompe grandement: les mœurs sont plus simples à la campagne, dit-on; c'est-à-dire qu'il y a en général moins d'affectation que dans les villes, mais en revanche on y rencontre pour le moins autant de vraie politesse: le sentiment des convenances y est pour le moins aussi délicat.

Nous parlons ici, bien entendu, du Canada: or, il est certain que l'éducation, les formes polies, l'étiquette sont ici au même niveau, dans la bonne société, à la campagne, comme à la ville.

C'est pourquoi, pendant son séjour à la campagne, on doit s'observer beaucoup, car, le manque d'urbanité, de politesse, de convenance chez nous y serait remarqué plus qu'on ne pense, et on laisserait après soi une mauvaise impression.

Voici quelques conseils que donne un estimable auteur à ceux qui séjournent ainsi quelques temps à la campagne, chez un parent ou un ami:—

“N'allez pas apporter un esprit morose chez vos hôtes: trouvez tout bien, tout bon: la maison, le jardin, la chambre où

l'on vous loge, les domestiques qui vous servent ; adoptez pleinement les usages de la maison, pour les heures du réveil, des repas, du coucher : tâchez de donner à ceux qui vous ébergent le moins de peine que vous pourrez, en vous conformant à toutes leurs habitudes. Épargnez même le travail des domestiques ; ne les chargez pas de commissions mal à propos ; ne réclamez pas à chaque instant leurs services ; ne laissez pas votre appartement dans un état de désordre qui les fasse murmurer ; salissez le moins possible et les parquets et les meubles ; agissez, en un mot, avec une réserve et une discrétion plus grande qu'à l'ordinaire, et sous prétexte que vous êtes chez des gens riches et que leurs gens sont payés pour vous servir, n'allez pas vous livrer à toutes vos fantaisies.

“Soyez même éconôme des objets que l'on met à votre disposition :ne cueillez ni fleurs, ni fruits dans le jardin, à moins d'une invitation expresse : on peut très bien jouir de la liberté et des agréments de la campagne, sans sortir des bornes du savoir-vivre que l'on observe à la ville.

“ Il arrive parfois que les plaisirs de la campagne, l'enjouement communicatif des autres, entraînent les jeunes gens dans une espèce de gaieté toute en dehors des convenances, et dont il faudra vous défier. Le grand air, les rires, les courses produisent une sorte d'ivresse, alors on se livre à des jeux trubulents.....Croyez-vous que les maîtres de la maison approuvent beaucoup cette grosse joie, qu'ils se plaisent à voir leurs meubles dérangés, leurs salons salis par de l'eau ou de la poussière, leurs plates-bandes foulées, leurs chevaux mal menés ?.....

A la campagne, comme en voyage, emportez des livres, afin de vous livrer au travail, à l'étude, et de n'être pas à charge à vos hôtes et à vous-même les jours de pluie, et pendant les heures que vous passerez dans votre chambre.

Et le croiriez-vous, ici encore, renfermé dans votre chambre, vous devez vous observer, afin de ne pas incommoder les personnes de la maison ?...

D'abord si un malheureux cordonnier vous avait fait une paire de botte trop lourde, qui craquent au moindre mouvement du pied, hâtez-vous, surtout si vous

habitez le second étage, de les jeter au feu, ou plutôt de les donner à quelque pauvre qui brise de la pierre pour le *macadam* : elle lui conviendront bien mieux qu'à vous. Vous devez le faire, non-seulement par bienséance, mais encore par charité pour ceux qui habitent l'étage inférieur au vôtre.

Le matin, servez-vous de pantoufles à votre chambre, afin de faire le moins de bruit possible, de ne pas éveiller ceux qui pourraient être encore au lit, et ne mettez vos bottes qu'en sortant de votre chambre.

Le soir, évitez de laisser tomber vos chaussures avec bruit sur le plancher, quand vous les ôtez. Evitez, quand vous marchez dans votre chambre, de le faire lourdement, d'ébranler toute la maison, comme le font les gens sans éducation ; de même que, en vous levant de votre bureau, vous ne devez pas repousser votre siège avec force, et effrayer tout le monde, comme s'il passait une tempête sur la maison.

Ayez soin aussi d'ouvrir les portes et de les fermer sans faire de bruit.

Enfin, tout cela peut paraître minutieux,

mais rappelez-vous que c'est par ces mille et un petits détails de bienséance que l'on reconnaît l'homme bien élevé.

En quittant la maison où vous avez logé, vous laissez quelques pièces d'argent aux domestiques, et l'usage veut que l'on soit généreux en pareille occasion.

V

CHEZ LE MARCHAND.

Il ne convient pas de parcourir les magasins uniquement pour satisfaire sa curiosité et voir les marchandises. Il y a là un manque de convenance. Les commis sont pour répondre aux acheteurs et non pas aux curieuses, quoique trop souvent ils y soient contraints bien à contre cœur. Songez à la tâche pénible que vous imposez à un commis en lui faisant déplier une foule de pièces d'étoffe que vous n'avez nullement l'intention d'acheter. Si toutes les curieuses restaient chez elles, la besogne des commis serait réduite de moitié.

Voici quelques règles à suivre données

par madame Drohojowska à une jeune personne :—

“ Saluez en entrant et expliquez de suite ce que vous désirez ; songez que, pour l'homme qui travaille, le temps vaut de l'or, et que lui en faire perdre inutilement, c'est commettre de tous les vols le plus odieux ; car seul il ne peut le réparer. Soyez polie avec les commis comme avec les chefs de la maison. Ne faites pas étaler cent pièces d'étoffes pour choisir une misère ; à la perte de temps vous ajouteriez une fatigue inutile ; ne faites déplier que dans la qualité et le prix où vous voulez réellement acheter, et faites-vous un point de délicatesse de ne pas céder, *même malgré les instances qui pourraient vous être faites*, à une vaine curiosité.

Ne vous avancez jamais trop près d'un étalage de bijoux et autres objets faciles à détourner ; Mais si, laissant à votre disposition plusieurs objets, le commis s'éloigne un instant, cessez de les toucher, et, reculant de quelques pas, attendez son retour pour reprendre votre examen.

Tout cela est du bon ton ; mieux encore, c'est de la discrétion.—Dans les maisons

où vous n'êtes pas bien connue, on pourrait d'ailleurs vous supposer des intentions mauvaises; il y a tant d'adroits filous qui se servent du prétexte de regarder de très près pour escamoter quelque objet précieux, qu'il faut éviter leurs allures.

Si l'objet que vous avez choisi et payé est trop volumineux pour que vous l'emportiez vous-même,—je dis trop volumineux, parceque je n'approuve pas qu'une femme, qui ne se croit pas trop grande dame pour aller *à pied* et *seule* faire des emplettes, trouve malséant de se charger elle-même d'un tout petit paquet, et dérange ainsi un marchand sans nécessité,—laissez votre adresse, et ne vous montrez pas trop exigeante pour le moment où on vous l'apportera.

Un objet ne vous convient pas, ne le prenez pas, mais sans le dédaigner; vous blesseriez le marchand, et surtout vous seriez injuste, car il arrive fréquemment que les femmes qui se croient très connaisseurs sont fort mauvais juges.

Si vous avez des observations à faire à un marchand sur la qualité d'une précédente fourniture, attendez pour les faire

que personne ne puisse vous entendre. Outre que vous ménagerez ainsi sa susceptibilité, vous sauvegarderez ses intérêts, qui pourraient souffrir d'un reproche mal compris par un tiers, et vous le rendrez plus disposé à reconnaître la justice de votre réclamation et à y faire droit.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE LA POLITESSE EPISTOLAIRE.

N'écrivez jamais si vous n'avez pas un sujet pour écrire, à moins que ce soit à un ami intime ou à un parent. Si vous recevez une lettre, répondez le plus prochainement possible. Toute lettre honnête mérite et exige une réponse ; il n'y a qu'à une lettre d'injures que l'on doit répondre par le silence et le mépris.

Ecrivez de votre propre main aux personnes que vous honorez ou auxquelles vous devez du respect.

Quand vous écrivez à un parent ou à un ami, écrivez-leur vous même, tel que vous pensez, et ne vous faites aider par personne.

Si vous écrivez à un supérieur pour lui demander quelque chose, faites-vous faire, si vous en sentez le besoin, un brouillon, de lettre, par quelqu'un qui entend mieux

que vous les formules à suivre, et recopiez-le.

Si votre lettre s'adresse à un chef d'administration, faites-la recopier par une personne qui ait une belle écriture.

Quand on écrit à une personne d'un rang très élevé, on écrit à mi-marge, et le commencement de la lettre doit être vers le milieu de la longueur du papier. On doit alors se servir de grand papier.

Que votre style soit toujours approprié 1o. à la circonstance ; 2o. à la personne ; 3o à vos propres sentiments ; 4o éloignez-en l'emphase, le prétentieux, et tout ce qui sent le chercheur d'esprit. Le style le plus simple, le plus naturel est le cachet de l'homme qui a véritablement de l'esprit.

Conformez-vous en tout point aux règles adoptées par l'usage de la bonne société.

On écrit à un ami pour lui faire part d'un évènement heureux ou malheureux qui nous est arrivé, pour s'informer de sa santé, etc, etc. On écrit pour faire une invitation, des remerciements, des félicitations, des lettres de faire part, et dans une foules d'autres occasions.

Quand on écrit à quelqu'un, si ce n'est

pas une lettre d'affaires, on doit écrire de sa propre main, et ne pas faire écrire par un secrétaire ou toute autre personne en se bornant à signer ; ce serait une grave impolitesse.

Ecrivez *lisiblement*, proprement, sans ratures, sur une feuille entière et non sur une demi-feuille. Ce que l'on dit de l'écriture lisible doit surtout s'appliquer aux noms propres et à la signature. Il y a des gens qui signent leur nom d'une manière indéchiffrable ; ce n'est plus une écriture, mais un odieux griffonnage.

L'année dernière, un monsieur de Québec écrivait à un imprimeur de Montréal pour souscrire à une revue, et lui envoyait en même temps le prix d'une année d'abonnement. La lettre était très bien écrite, mais la signature affreuse. L'imprimeur s'adresse à tous les protes les plus habiles de la ville ; pas un ne peut déchiffrer ce nom. Force lui est d'attendre ; mais voilà qu'arrive une seconde lettre, conçue en termes assez sévères, dans laquelle on demande la cause du retard à envoyer la revue, et en même temps compte de l'argent expédié. La lettre était encore bien écrite, mais quelle

signature !... pas un diable n'y put rien comprendre. Il fallut recourir à la presse et prier cet aimable monsieur, qui avait mis à l'épreuve toute l'habileté de nos protes, de vouloir bien faire connaître son nom par la voie de quelque journal. Quel tracasserie à propos d'un nom ! C'est pourtant une manière comme une autre de faire parler de soi ; mais, à notre avis, mieux vaudrait faire moins parler de soi, et écrire son nom de manière à être compris : c'est plus simple et c'est plus joli.

Ne vous servez pas de papier avec vignettes, ornements, &c., tel qu'on en fabrique aujourd'hui ; c'est de mauvais goût.

Les lettres aujourd'hui s'envoient sous enveloppes ; c'est l'usage général.

Il y a peu d'années encore, c'était une grave question de savoir s'il fallait affranchir les lettres, et dans quel cas l'affranchissement était une politesse ou un manque de savoir vivre. Aujourd'hui, il n'y a plus de difficulté à ce sujet : en France, en Belgique, en Angleterre, comme aux Etats-Unis et au Canada, toutes les lettres se paient d'avance. Les choses se trouvent ainsi bien simplifiées. Il n'y

a plus que quelques vieux avares qui se retranchent derrière des règles de bienséance surannées pour justifier leur mesquinerie et épargner quelques centins.

Lorsque vous écrivez, servez-vous de votre esprit et jamais de l'esprit des autres. Surtout gardez-vous bien de copier une lettre dans un formulaire ou un autre ouvrage, car cela pourrait vous jouer de mauvais tours. A ce sujet voilà ce qui est arrivé tout récemment à un de nos jeunes citadins qui n'avait pas mis en pratique le conseil que nous venons de donner. Il avait copié, dans un formulaire, une fort jolie lettre à une jeune fille. Malheureusement pour lui, celle-ci avait entre les mains le même livre où il avait puisé son beau modèle. Mademoiselle ne voulut pas laisser une si belle lettre sans réponse. Son billet était ainsi conçu : "Monsieur, pour la réponse à votre charmante lettre, tournez la page."

Les négociants, quand ils s'écrivent entre eux, emploient des abréviations dans les mots ; elles vous sont défendues par la politesse, surtout dans les titres. Par exemple, il serait impoli d'écrire Mr. ou Mme. pour Monsieur ou Madame ; V. T.

H.S., pour votre très-humble serviteur. Lorsque vous parlez d'un tiers, si ce tiers est un parent de la personne à qui vous écrivez, vous mettez *Monsieur* ou *Madame* en toutes lettres : *Monsieur votre père, Madame votre tante, &c.* Mais s'il s'agit d'un étranger, vous pouvez employer l'abréviation : *Mr. Félicite me charge, &c.*

La date se met en haut de la page dans les lettres d'affaire et de commerce. Cependant quelques négociants et gens d'affaire commencent à prendre l'habitude de la mettre après le corps de la lettre ; elle se met en bas, contre la marge, dans toutes les autres.

Si l'on écrit à un homme d'un rang élevé, sur du grand papier, on doit mettre en haut de la page les titres et le nom de la personne à qui l'on écrit.

Par exemple :

A Son Excellence Monseigneur le Cardinal
de.....

A Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur
de.....

puis, laissant un certain espace blanc, vous écrivez au dessous :

Monseigneur ou *Monsieur*, selon le rang de la personne. Puis, laissant encore un blanc de même espace, vous commencez le corps de votre lettre.

Si vous écrivez à une personne qui a un titre honorifique, vous le mentionnez : *Monsieur le baron, Monsieur le comte*. Si c'est à un homme non titré, vous mettez simplement *Monsieur*.

Quand on écrit à une femme, depuis la reine jusqu'à la bergère, le titre de *Madame* ou *Mademoiselle* suffit. A un père ou à une mère, on dit : *mon cher père, ma bonne mère*. A une personne avec laquelle il n'y a que commencement de familiarité : *Monsieur et ami* ; avec un collègue en administration : *Mon cher collègue* ou *Monsieur et cher collègue*. A un compagnon de Collège : *Mon cher ami* ; à un camarade d'armée : *Mon cher camarade*.

La suscription de la lettre est chose très-importante; on doit se servir des formules suivantes :

Entre égaux, dans les lettres ordinaires, on dit : *Je suis votre très-humble serviteur*, ou encore ; *Je suis ou j'ai l'honneur d'être, avec respect, ou avec le plus profond respect, votre obéissant serviteur*.

Quand une dame écrit une lettre d'affaire, la formule suivante répond à toutes les exigences de cette sorte de correspondance :

Je suis, Monsieur, votre très-humble servante.

Avec les supérieurs, on emploie des formules respectueuses :

Je suis avec respect, Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame.

Je vous prie, Madame, d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

A un ecclésiastique on pourrait dire :

Croyez, Monsieur le curé, aux sentiments profondément respectueux de

Votre très-humble servante.

Une jeune personne, écrivant à une dame, peut dire, s'il y a quelque degré d'intimité :

Croyez, chère Madame, à tous mes sentiments de sympathie et d'affection.

A un ami de sa famille, une jeune fille dira :

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités respectueuses et affectionnées.

A un père, à une mère, on peut dire :

Croyez, cher père, à la tendresse reconnaissante de

Votre fils.

Recevez, chère maman, l'expression du plus tendre attachement de

Votre fille soumise.

A un frère, à une sœur :

Adieu, mon bon frère, crois à mon inaltérable attachement.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse comme je t'aime.

A une amie :

A vous de cœur ; ou toute à vous d'affection ; ou encore : Croyez au constant souvenir de

Votre amie dévouée

Un jeune homme qui écrit à un vieillard, à une dame ou à un supérieur : *Je suis avec considération, ne réfléchit pas ; celui qui écrit : avec la considération la plus distinguée, réfléchit encore moins, à la bévue qu'il commet. Un vieillard, une dame, un supérieur peuvent fort bien se passer de la considération d'un jeune homme.*

Un supérieur qui écrit à un inférieur ne doit pas se servir de cette formule : *Je suis avec la plus parfaite considération et la plus haute estime.* C'est de la condescendance hors de saison, qui dénote chez son auteur un défaut de jugement.

Pour les personnages d'un rang élevé, la suscription se coupe en deux parties ; exemple :

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

On peut encore mettre ceci :

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

DE VOTRE GRANDEUR (OU DE VOTRE EXCELLENCE).

le très-humble et très-obéissant serviteur.

Toute lettre cérémonieuse ne doit pas avoir de *Post Scriptum*.

Vous ne pouvez charger d'une commission pour un tiers que les personnes avec lesquelles vous êtes intimement lié. Il serait fort incivil d'écrire à votre supérieur ou à toute autre personne dont la position sociale est plus élevée que la

vôtre : *Veillez bien vous charger, Monsieur, le Duc, d'assurer de mes respects Monsieur, etc.*

En résumé, le *respect*, l'*affection* et l'*amitié* doivent fournir le fond de toutes les suscriptions: le *respect* pour les supérieurs, les vieillards, les dames et les parents les plus proches; l'*affection* pour les parents les moins proches, les pères aux enfants, etc., l'*amitié* pour les amis et les camarades.

Aujourd'hui les lettres sont envoyées sous enveloppe. Avant de mettre l'adresse, remarquez que la partie de l'enveloppe qui se replie sur l'autre doit former le revers du haut et non du bas de l'adresse. On se sert aussi aujourd'hui d'enveloppes qui s'ouvrent par une des extrémités; la remarque qu'on vient de faire ne peut s'appliquer à ce genre d'enveloppes.

Quant à la manière d'adresser les lettres, voici les règles que l'on doit suivre :

Quelques-uns essaient d'introduire ici l'usage que l'on observe en France, d'écrire deux fois le mot *Monsieur* : nous ne voyons aucun *apropos* à cette répétition. On peut donc, en demeurant parfaitement

poli, écrire simplement, non au haut de l'enveloppe, mais vers le milieu, *Monsieur*, et, à la suite, le nom de la personne à qui on écrit; sur une seconde ligne à droite vous mettez sa qualité; sur une troisième ligne le numéro de la demeure et le nom de la rue; enfin sur la quatrième, au milieu, le nom de la ville. Exemple :

Monsieur JOSEPH MONCEY,
Libraire
57, Rue St. Victor,
Joliette.

Nous ferons remarquer que le titre d'*écuyer*, si commun parmi nous, exclut celui de *Monsieur*, et qu'il s'écrit à la suite du nom.

Il y a des titres qui s'écrivent avant le nom, par exemple :

L'Honorable Pierre * * * * *
Sir John * * * * *
Monsieur le Marquis de * * *

Les lettres de faire part, pour mariage ou enterrement, sont toujours rédigées à la troisième personne, et écrites au nom seulement des plus proches parents.

CHAPITRE DIXIÈME.

DES CÉRÉMONIES DE L'ÉTAT CIVIL.

DU BAPTÊME.

A moins d'avoir de légitimes raisons de refuser, on doit accepter l'invitation qui nous est faite d'être parrain (ou marraine). C'est un service que l'on doit rendre de bonne grâce.

Il est vrai que l'usage qui s'introduit d'offrir, dans cette circonstance, des cadeaux sans nombre, et que la vanité croit ne devoir jamais être d'une trop grande valeur, menace de faire de l'office de parrain une véritable charge, et encore une charge bien lourde. Espérons que l'exemple des gens sensés, qui évitent de donner dans ces extravagances, prévau

dra, et fera rentrer les choses dans l'ordre.

C'est un manque de convenance pour un père et une mère de demander, pour être parrain ou marraine de leur enfant, des personnes qui sont d'une condition bien plus élevée que la leur. Sans doute que l'honneur de tenir un enfant sur les fonds du baptême n'est au-dessous d'aucune position sociale, quelque élevée qu'elle soit ; mais il ne suit pas de là qu'on puisse s'autoriser de cette circonstance, où l'on se trouve d'avoir besoin d'un parrain et d'une marraine, pour se mettre en rapport avec des personnes d'une toute autre condition que la sienne. Au reste on ne doit demander pour cette fonction que des personnes que l'on sait devoir s'y prêter de bon gré. La politesse consiste, ne le perdons pas de vue, à ne contrarier personne.

Au jour et à l'heure fixés pour le baptême, le parrain se présente chez la marraine qu'il conduit chez le père de l'enfant. L'usage, auquel il ne saurait à aucun titre se soustraire, exige qu'il lui offre en cadeau cinq ou six paires de gants.

En se rendant à l'église, le parrain et la marraine occupent la première voiture: la sage-femme et l'enfant viennent à la suite, puis le père avec les membres de la famille qui doivent assister au baptême. Assez souvent le père occupe la même voiture que l'enfant.

Ici, au pays, où les mendiants ne sont pas très nombreux, le parrain, après la cérémonie, n'est pas exposé à être assiégé par une foule d'individus qui attendent chacun une offrande plus ou moins considérable. Il paie le bedeau pour faire sonner les cloches, et s'en tient à cela. On n'attend rien plus de lui. Cependant on a vu, quelquefois, certains personnages très riches offrir au prêtre qui avait baptisé l'enfant quelques pièces d'or; mais ce n'est-là qu'une exception.

Le parrain, quelques jours après le baptême, doit une visite à la marraine: l'un et l'autre doivent aussi aller rendre visite à la mère de l'enfant.

DU MARIAGE.

Le garçon d'honneur va chercher chez elle sa fille d'honneur et la conduit chez la fiancée.

On se rend à l'église dans l'ordre suivant : la fiancée accompagnée de son père, le garçon et la fille d'honneur. (Il peut y avoir plus d'un garçon et d'une fille d'honneur ;) le futur marié, accompagné de son père et les invités à la noce.

La fiancée est conduite au pied de l'autel par son père.

C'est à la balustre que s'accomplit, dans le pays, la cérémonie du mariage. Quand le prêtre s'avance pour procéder à cette cérémonie, les époux doivent déjà y être placés, le mari à gauche du prêtre, l'épouse à droite. Celle-ci a à son côté sa fille d'honneur, l'époux son garçon d'honneur. Tous se tiennent à genoux. Pendant la sainte messe on suit l'usage pour se tenir à genoux ou assis.

Après la cérémonie, le mari conduit sa femme à la sacristie pour signer l'acte de mariage ; puis la noce s'en retourne dans l'ordre suivant : les époux, les garçons et filles d'honneur, les pères et mère des époux, puis les parents et invités.

Les noces sont du temps passé, et on doit en bénir le ciel. Il n'y a plus que quelques gens du peuple qui y tiennent

encore. Il est certain que ces longs divertissements étaient la ruine des pauvres, et une source féconde d'immoralité chez les riches comme chez les pauvres.

Aujourd'hui, après la célébration du mariage, on déjeune en famille, et il est devenu tout à fait *fashionable* que les époux partent aussitôt pour une excursion de quelques jours

Au repas de noces, le maître de la maison occupe le milieu de la table ; il a à sa droite la mariée et à sa gauche le marié ; puis viennent, de chaque côté, les garçons et filles d'honneur. La maîtresse de la maison prend place devant lui, et elle a à ses côtés les proches parents des époux.

Les nouveaux mariés pourraient encore très convenablement être placés en face du maître de la maison.

S'il y avait bal dans la soirée, ce qui est un hors d'œuvre, ce serait à la mariée à l'ouvrir avec son mari, ou avec le personnage le plus distingué de la réunion.

Les invités à la noce, qu'ils aient accepté ou non l'invitation, sont tenus d'offrir un cadeau à la future, la veille de son mariage. Ils doivent aussi faire visite aux nouveaux mariés après que ceux-

ci ont paru en public, par exemple après qu'ils ont été vus à l'église. On sait par là qu'ils reçoivent.

Les mariés doivent rendre les visites qu'ils ont reçues à l'occasion de leur mariage, mais ils ne sont pas tenus de remettre celles des jeunes messieurs non mariés.

DE L'ENTERREMENT.

Il ne doit pas être nécessaire de rappeler que l'on ne saurait, sans manquer gravement aux convenances, se dispenser d'assister à un enterrement auquel on aurait été invité par lettre spéciale.

La toilette doit être sévère. En attendant, dans la maison du défunt, que le convoi se mette en marche, gardez, sans affectation, le silence, ou, si vous conversez, que ce soit à voix basse et avec un maintien sérieux.

Vous devez vous observer tout autant en suivant le corbillard, et éviter toute conversation.

Dans l'église, pendant l'office, conformez-vous à toutes les cérémonies du culte.

Si le défunt est un parent, il va sans dire que vous devez accompagner la dépouille jusqu'au cimetière. Il doit en être aussi de même quand le défunt est un ami, un supérieur ; quand on veut donner à sa famille un témoignage de sympathie et de l'intérêt qu'on lui porte.

Après l'enterrement, les amis doivent une visite de condoléance à la famille. Inutile de rappeler ici que la toilette et la conversation doivent être en rapport avec la circonstance.

SUPPLÉMENT.

I

La politesse exige que l'on parle le moins possible de soi ; que l'on ne fasse jamais allusion aux bonnes qualités que l'on croit posséder, aux œuvres louables que l'on a accomplies.

Il ne convient même pas d'entretenir les autres des maux que l'on souffre, des épreuves qu'on peut avoir à subir ; tout cela sent trop l'égoïsme. Dans la conversation, il faut, en quelque sorte, paraître s'oublier soi-même ; c'est là ce qui, aux yeux des gens de bonne compagnie, en fait le mérite et le charme.

Cependant, que de personnes, parmi celles même qui prétendent avoir du savoir-vivre, qui semblent ne pouvoir entretenir leurs amis que d'elles-mêmes ! Quelques efforts que vous fassiez pour détourner leur ennuyeuse conversation, elles ont toujours l'admirable talent de

savoir la ramener à leur sujet chéri. A propos de tout, elles trouvent moyen de se mettre en scène ; de se donner pour exemple ; de rappeler ce qu'elles ont dit ou fait dans telle ou telle circonstance.

Cette manie de parler sans cesse de soi est l'indice le moins équivoque d'une très mauvaise éducation.

Quand on appartient à une famille marquante ; que quelques-uns de ses membres occupent des positions élevées dans la société, se distinguent par leur savoir, leurs talents, il ne convient pas de paraître en tirer gloire, d'en trop parler. Il ne vous appartient pas de faire ressortir le mérite, les belles qualités de votre famille ; car, comme il n'est guère probable que vous renonciez à avoir votre part de ces belles qualités, il est évident pour tous qu'en parlant ainsi vous faites votre propre éloge.

Il ne faut pas, non plus, faire allusion aux richesses que l'on possède, si ce n'est avec beaucoup de réserve et de délicatesse. Ce défaut est commun chez les parvenus qui n'ont pas eu l'avantage de recevoir une bonne éducation. Pour eux, tout se mesure à la bourse ; l'homme qui n'a pas

d'écus, quelque soit d'ailleurs ses qualités, n'a qu'une bien petite valeur à leurs yeux.

Il n'est pas besoin de dire que cette classe, dont l'argent fait tout le mérite, ne saurait avoir sa place dans la bonne compagnie.

II

C'est une grave impolitesse que de rendre les personnes avec qui on est en rapport victimes de sa mauvaise humeur. Cette mauvaise humeur peut procéder de diverses causes, maladie du corps, mauvaise disposition de l'esprit, mauvais état de la conscience : mais toutes ces causes sont indépendantes des personnes avec qui vous vivez ; la plupart dépendent de vous ; pourquoi donc vous en prendre aux autres ? pourquoi porter le trouble et la tristesse au milieu de gens qui ont à cœur de vivre en paix ?

Vous êtes malade, le sang vous fatigue, vos nerfs sont d'une irritabilité extrême ; à qui la faute ? Vous ne voulez pas vous en prendre à Dieu, c'est bien le moins. Mais alors pourquoi vous venger sur le

prochain ? pourquoi trouver mal tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait ?

Votre esprit est malade, vous êtes misanthrope, vous trouvez que tout va mal dans le monde, qu'il n'y a que vous de parfait ; mais alors vous devez vous retirer de la société, vivre dans une solitude absolue, et ne pas empoisonner la vie chez les autres.

Dans une compagnie, une personne dit une parole tout à fait inoffensive, qui trouve fort bien sa place ; mais vous, dans votre pauvre cerveau malade, vous jugez cette parole déplacée, elle vous déplaît ; tout de suite, le sang vous monte au visage, vous devenez taciturne, sombre ; ou bien, vous répliquez amèrement, vous mettez tout le monde mal à l'aise ; évidemment ce n'est pas cette parole inoffensive qui est déplacée, c'est vous qui n'êtes pas à votre place, c'est vous qui ne devriez pas être admis en compagnie.

Et remarquez que vous n'êtes pas aussi excusable que quelques personnes voudraient le faire croire. Il y a dans votre conduite un manque de bon sens qui ne dépend pas sans doute de vous ; mais il y

a de plus un défaut de vertu qui vous est imputable.

Il y a des personnes qui ont un caractère tellement bizarre, qu'elles ne peuvent pas s'endurer elles-mêmes ; rien d'étonnant qu'elles ne puissent pas endurer les autres. On leur pardonnerait d'être en guerre avec elles-mêmes, si seulement elles voulaient laisser les autres en paix. Mais non, en proie à une humeur chagrine qui ne les quitte presque pas, elles se mêlent de tout, des choses qui leur sont le plus étrangères, afin de semer partout le trouble et la division. Evidemment ces personnes sont à charge à la société.

Comme c'est moins un traité de moral que nous faisons ici qu'un petit travail sur la politesse et la civilité, nous ferons remarquer à ces personnes que, si elles n'ont pas assez de religion et de vertu pour dominer leur caractère, elles devraient, pour ne pas compromettre leur réputation de personnes bien élevées, se retirer le plus possible de la société ; du moins quand elles s'aperçoivent que leur humeur devient plus maussade.

III

C'est manquer à la bienséance que d'engager des discussions en compagnie, et encore plus de soutenir opiniâtrement son opinion. Le salon n'est pas une assemblée délibérante, et le bon ton exige qu'on en bannisse toute discussion.

Si quelqu'un, en compagnie, s'oublie jusqu'à avancer quelque proposition qui doit être condamnée, contentez-vous d'un mot pour faire voir qu'on ne peut admettre une telle proposition. Si votre interlocuteur insiste, éludez adroitement la question, et les personnes bien élevées comprendront de suite que vous tenez à la bienséance, et que vous ne voulez pas engager de discussion.

Au reste, que résulte-t-il de ces discussions en compagnie ? quels intérêts est-on appelé à défendre dans ces réunions qui ont un tout autre objet ? quel triomphe va-t-on assurer à la vérité ? Le seul résultat est de troubler l'harmonie et la paix entre amis qui se réunissent pour passer agréablement quelques quarts-d'heures.

Gardons-nous de l'esprit de contradictions ; rien de plus propre à fausser le

jugement et à faire commettre, à chaque instant, contre la bienséance, des fautes qui couvrent leurs auteurs d'humiliations aux yeux des gens bien élevés.

IV

“ Le *tact*, dit Bourgean, dans son traité *des usages du monde*, ne s'acquiert pas par l'étude ; la fréquentation de la bonne compagnie ne peut que développer celui qu'on a : pour avoir du tact, il faut avoir de l'esprit et du jugement ; aussi voilà pourquoi les sots en manqueront toujours.”

Ces paroles, d'une incontestable vérité, sont désespérantes pour ceux qui manquent de tact. Et comment venir en aide à cette classe d'hommes digne, en quelque sorte, de pitié. Pour cela, il faudrait avant tout, faire qu'ils se connussent eux-mêmes ; or personne ne se connaît si peu que celui qui n'a pas de tact, et personne n'est si peu capable d'arriver à cette connaissance de soi-même. Le cas est donc désespéré ; si ce n'est pour celui qui a l'avantage d'avoir un ami sincère, dont il subit volontiers l'ascendant. Cet ami pourra lui déclarer franchement ce qu'il y a de

défectueux chez lui, l'engager à se délier de lui-même, à parler peu, à ne jamais chercher à figurer dans les réunions, mais à cultiver la modestie.

Ce n'est pas qu'on puisse ainsi donner du tact à celui qui en manque, on peut tout au plus lui faire éviter quelques bévues.

V

On rencontre des gens qui veulent toujours et à propos de tout, même des choses les plus sérieuses, avoir le bon mot pour faire rire. Il va sans dire que ces faiseurs d'esprit *ex professo* manquent de tact et blessent à la fois presque toutes les règles de la bienséance.

D'abord la bonne tenue, la modestie est chose inconnue d'eux ; ils ne manquent jamais de rire les premiers de leurs saillies, lors même que les autres demeurent sérieux ; ce sont en général de grands parleurs, qui ne se gênent pas d'accaparer la conversation ; leurs discours, presque toujours entremêlés d'éclats de rire forcés que réproouve le savoir-vivre, blessent, le plus souvent, et le bon sens et la charité.

Il arrive, sans doute que, au milieu de leurs efforts incessants pour faire de l'esprit, il se rencontre parfois quelques saillies heureuses, mais le plus souvent leurs réparties ne sont que des incongruités qui affligent les personnes bien élevées.

L'homme qui a du savoir-vivre, qui tient à la bonne éducation, agit bien différemment. Sans doute, dit un auteur estimable, qu'il sourit volontiers lorsqu'il entend un bon mot ou une saillie spirituelle, mais il ne rit jamais d'une manière trop bruyante : lorsque lui-même paie son tribut à la société, il se garde bien de rire, avant ou après le trait ingénieux qu'il vient de lancer au milieu d'un cercle ; quand tout le monde applaudit, lui seul reste impassible et semble même reculer humblement devant cet unanime suffrage ; on dirait qu'il regrette presque d'avoir de l'esprit, tant il y a de modestie, d'abnégation personnelle sur sa physionomie.

VI

L'usage, dans certains pays, demande que ce soit au nouvel arrivant dans un endroit à commencer à faire visite dans

les familles avec lesquelles il désire avoir des relations. Si on ne lui rend pas sa visite, c'est un indice qu'on ne veut pas entrer en rapport avec lui, et il n'a plus qu'à rester chez lui.

Ici c'est tout le contraire : quand une personne va se fixer dans un endroit, ce n'est pas elle qui fait les premières démarches, mais ce sont les citoyens de la place, qui veulent entrer en rapport avec elle, qui doivent aller lui faire visite. Et nous devons avouer que la chose nous paraît bien plus convenable et bien plus naturelle : quelqu'un vient se fixer au milieu de vous, sa qualité d'étranger est toujours plus ou moins délicate, il a à redouter l'inconvénient de s'imposer à ses nouveaux concitoyens ; vous le dispensez de toute démarche ; vous allez lui souhaiter la bienvenue ; c'est une attention toute courtoise.

De même, au retour d'un voyage, à l'encontre de ce qui se pratique ailleurs, c'est à vos amis à venir vous féliciter de votre heureux retour.

Il y a toutefois une exception : c'est quand un fonctionnaire arrive dans un endroit. C'est à lui naturellement à se

présenter chez les chefs de son département.

VII

L'habitude de fumer n'est pas ce qu'il y a de plus recommandable. Il est bien rare que cette habitude ne dégénère pas en servitude. Dans tous les cas, les fumeurs ont besoin de prendre beaucoup de précautions s'ils ne veulent pas manquer aux règles de la bienséance.

D'abord on ne doit jamais se permettre de fumer là où il y a des dames ; on doit alors s'interdire la chose, non-seulement à la maison, mais encore dans les voitures publiques, à la promenade, etc.

Ici, et aux Etats-Unis, il y a, sur les chemins de fer, des chars à fumer ; il faut y prendre place, et ne jamais s'aviser de fumer ailleurs par contrebande, car on court le risque de se faire mettre à l'ordre, et d'être humilié ; ce que les fumeurs de contrebande méritent bien.

C'est se montrer bien esclave de la pipe que de quitter, en soirée, la compagnie des dames pour aller fumer. Outre l'inconvénient qu'il y a à agir ainsi, on s'expose de plus à incommoder les dames,

à son retour, par l'odeur de la fumée du tabac dont les habits sont imprégnés.

Les fumeurs sont généralement grands *cracheurs* ; c'est encore une qualité qui n'est pas à envier. Or, il n'est pas nécessaire de dire qu'on ne doit jamais cracher sur les planchers, encore moins sur les tapis. Si l'on n'a pas de crachoirs à sa disposition, que l'on s'abstienne tout simplement de fumer.

Au reste, quand on a un peu de savoir-vivre, on ne fume que dans l'appartement destiné aux fumeurs, et qui est toujours muni de l'appendice de la pipe, le crachoir.

VIII

Dans une visite d'étiquette, les messieurs ne laissent pas, comme l'usage l'exige dans certains endroits, leur pardessus dans l'anti-chambre ; une visite ne dure pas assez longtemps pour qu'il vaille la peine de le déposer pour le reprendre sitôt.

IX

Nous croyons devoir ajouter ici quelques mots à ce que nous avons dit déjà de la toilette de la femme.

Cette toilette doit toujours être propre et convenable. Une femme, qui a le sentiment des convenances et tant soit peu d'activité, évite dans sa toilette ce négligé qui indique la nonchalance et la paresse.

“ Avant le déjeuner, dit Bourgeau que nous avons déjà cité, ayez une tenue convenable ; s'il est possible, ne faites qu'une toilette par jour. Soyez dès le déjeuner ce que vous devez être toute la journée, c'est-à-dire en état de recevoir n'importe quel visiteur, sans être prise au dépourvu et fâchée ensuite du négligé dans lequel vous avez été surprise : de cette façon, vous vous éviterez des ennuis, et aux visiteurs un embarras ; car un visiteur qui dérange, s'il a du tact, est plus contrarié que la personne même qui a été dérangée.”

La première parure pour une femme, c'est la propreté : ne paraissez donc jamais mal peignée, cachez plutôt vos cheveux.

La femme doit savoir que la toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter ; elle doit savoir aussi que tout ce qui vise à l'effet, est [de, mauvais goût. Ainsi, si

tout le monde vous regarde, c'est que vous n'êtes pas mise convenablement, vous êtes trop parée ou trop recherchée : c'est donc à vous à consulter les regards, ils vous diront ce que vous êtes.

Les femmes distinguées paraissent dans le monde avec toutes les élégances de la mode, mais sans exagération ; elles ne ressemblent en rien aux dames du demi-monde ni aux femmes de bas étage, qu'on reconnaît de suite, parcequ'elles visent aux grands effets.

La dame du grand monde brille spécialement par cette simplicité qui a tant de charmes et qui plaît plus que les diamants qu'elle met rarement.

X

Quand on désire se mettre en rapport avec quelque personne, quelque famille, on doit s'y faire présenter. Quelquefois, certaines circonstances fortuites établissent des rapports entre les personnes ; mais, en dehors de ces circonstances, il faut recourir à la *présentation* ou *introduction*, selon l'expression reçue dans le pays.

D'abord, comme la politesse exige qu'on

ne s'impose jamais aux autres, on doit, avant de se faire présenter, être fondé à croire que la personne, avec qui on désire se mettre en rapport, aura la chose pour agréable, sans cela on devrait s'abstenir. La personne qui présente doit aussi avoir égard à la remarque que nous faisons ici.

Il est inutile d'ajouter que la présentation ne doit avoir lieu qu'entre personnes qui sont à peu près de la même condition.

Pour cette présentation, il suffit de dire en abordant la personne à qui vous présentez votre ami ou votre connaissance : *Monsieur ou Madame, j'ai l'honneur de vous présenter Monsieur ou Madame, etc., etc.*

Dans une réunion de quelques personnes, quand une circonstance fortuite amène un étranger, la bienséance exige que celui qui le connaît ne le laisse pas dans l'embarras, mais qu'il le présente à la compagnie. En Angleterre on est très particulier sur ce point, et d'une extrême prévenance pour faire cette présentation. Et certainement que cela est tout à la gloire de la politesse anglaise, et contraste fort avec la manière dont ailleurs on laisse une personne, quelquefois fort

recommandable, dans une très-gênante position.

On conçoit que, dans les grandes assemblées, il serait ennuyeux et déplacé d'être *présenté* à un si grand nombre de personnes, aussi il n'y est jamais question d'être *introduit*. Mais, dans tous les cercles restreints, *l'introduction* est de rigueur.

XI

Il y a des circonstances où l'on est obligé de se présenter chez des personnes que l'on ne connaît pas, ou dont on n'est pas connu. L'usage et la bienséance demandent que l'on se fasse alors précéder par sa carte.

XII

Les dames doivent toujours monter les escaliers les dernières, et les descendre les premières.

XIII

Nous terminerons par une remarque très importante, c'est que dans les réunions, soirées, etc., les jeunes gens ne doivent pas perdre de vue toute la poli-

tesse, toute la courtoisie qu'ils doivent avoir pour les dames mariées. Les jeunes gens bien élevés ne manquent jamais, dans ces circonstances, de faire tous leurs efforts pour se rendre aimables indistinctement à tout le monde. Mais, si quelques dames méritent plus particulièrement leurs attentions, ce sont bien certainement celles de la maison où ils sont reçus. Que dire donc de jeunes gens qui reçoivent une gracieuse invitation dans une famille, où l'on met tout en œuvre pour leur faire passer une agréable soirée, et qui daignent à peine adresser la parole aux dames de la maison !

Il est aussi inconvenant pour les jeunes gens de se séquestrer dans un corridor ou dans une chambre, pendant la soirée, et de laisser les dames seules.

Il est certain que, sous ce rapport, il y aurait quelque réforme à opérer parmi nous.

TABLE DES MATIERES.

	Page.
INTRODUCTION,.....	5

CHAPITRE I.

DE LA POLITESSE ET DU BON TON,.....	11
-------------------------------------	----

CHAPITRE II.

DE LA POLITESSE DANS LA FAMILLE,.....	18
De la Politesse des époux entre eux,.....	22
De la Politesse des enfants envers leurs parents.....	24
De la conduite des parents envers leurs enfants.....	28

CHAPITRE III.

POLITESSE DANS LES COLLÉGES, PENSION- NATS, etc	32
--	----

CHAPITRE IV.

BIENSÉANCE A L'EGLISE.....	40
----------------------------	----

CHAPITRE V.

POLITESSE DANS LES VISITES :

De la Toilette	46
Des Visites.....	49
De la Conversation.....	58

CHAPITRE VI

DE LA POLITESSE A TABLE.....	68
------------------------------	----

CHAPITRE VII.

POLITESSE DANS LES SOIRÉES.....	76
---------------------------------	----

CHAPITRE VIII.

PROMENADES, VOYAGES, SÉJOURS A LA
CAMPAGNE :

Promenades en Voiture.....	87
Promenades à Pied.....	88
Voyages	91
Séjours à la campagne.....	96
Chez le Marchand.....	101

CHAPITRE IX.

DE LA POLITESSE EPISTOLAIRE..... 105

CHAPITRE X.

DES CÉRÉMONIES DE L'ÉTAT CIVIL :

Du Baptême..... 117

Du Mariage..... 119

De l'Enterrement..... 122

SUPPLÉMENT 124

ERRATUM.

Page 52, ligne 12, au lieu de *on ne présente
jamais*, lisez : *on ne présente pas*

ne présente